

TOURS - FRANCE

40 fr.

MENSUEL. — N° 1
DÉCEMBRE 1953

3, Rue de la Scellerie - TOURS

*La Revue de la Culture
en Touraine et dans le Val de Loire*

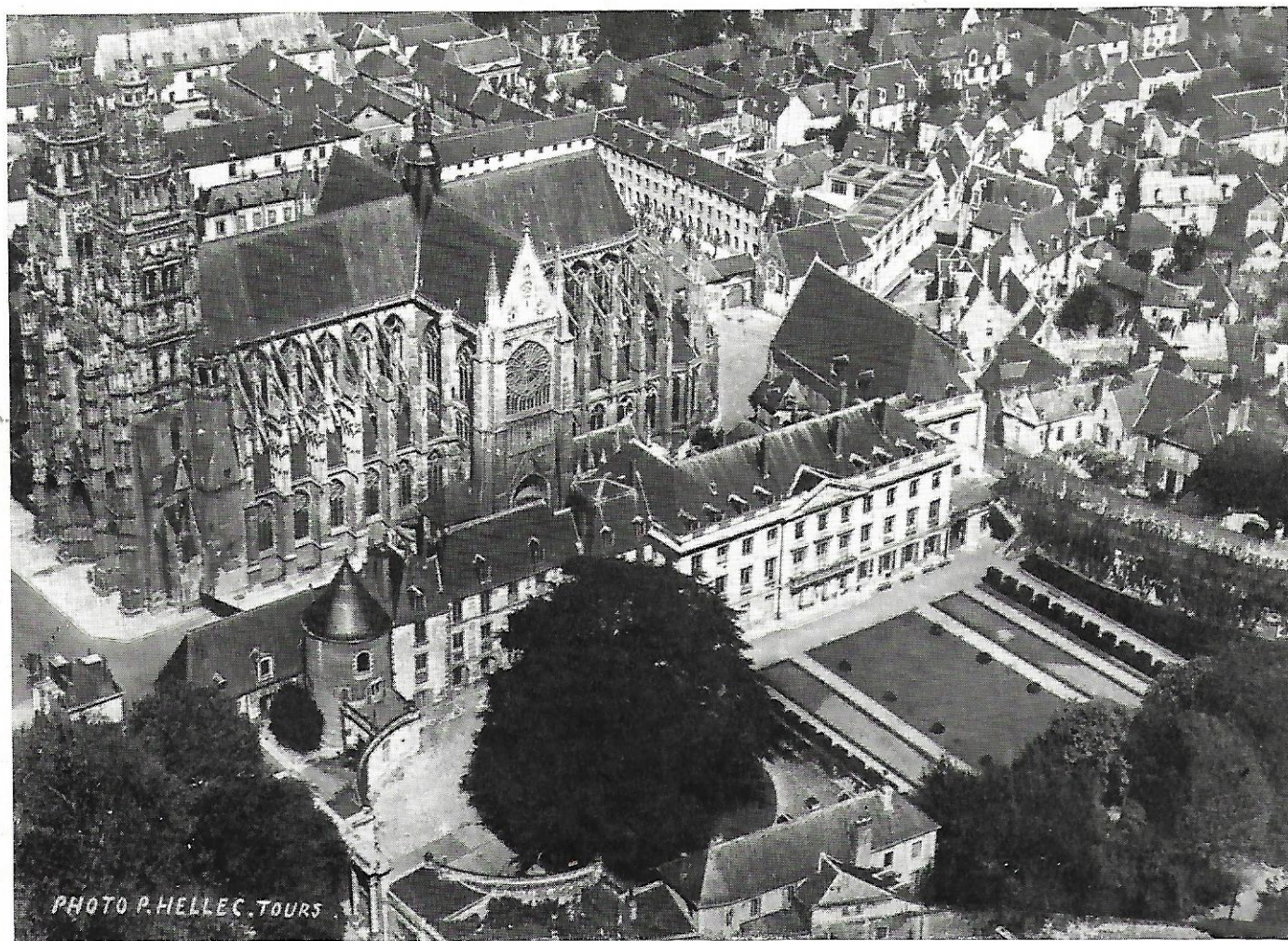


PHOTO P.HELLEC.TOURS

M. Boris LOSSKY commence dans ce numéro une série d'articles sur le Musée des Beaux-Arts de Tours
(ci-dessus : la Cathédrale et le Musée)

BL

*les 2 pages du milieu
Histoire du Musée des Arts I*

Au Sommaire

- M. Jean BAZILLON, *Président du Rotary-Club de Touraine.* — Le programme du Rotary.
M. Raoul LEHOUX, *Conservateur du Musée archéologique de Tours.* — Encore la Tour Charlemagne.
M. Pierre LEVEEL, *Professeur à l'Institut de Touraine.* — Population de Tours : 120.000 habitants.
M. Boris LOSSKY, *Conservateur des Musées de la Ville de Tours.* — Visite au Musée de Tours.
M. Marcel MORNA, *Directeur du Grand Théâtre de Tours.* — Propos sur le théâtre.
M. Gilbert SIMONDON, *Professeur à l'Institut des Lettres de Tours.* — La pédagogie de Rabelais.
M. Jean SZWIDZINSKI, *Champion International de basket.* — Basketteurs français en Argentine.
M. Bernardo YLLA, *Diplômé de l'Institut de Touraine, Artiste peintre.* — Sur les châteaux illuminés.

LA RECONSTRUCTION DE LA TOUR CHARLEMAGNE EST REMISE A L'ORDRE DU JOUR

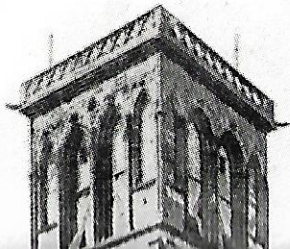
La Tour Charlemagne, dans son ensemble, date du XI^e siècle, sauf le troisième étage qui est du XIV^e.

Elle fut élevée, après l'achèvement de la basilique d'Hervé sur les bases de celle qui existait primitivement et qui, dit la tradition, avait été construite en 802 par Charlemagne, sur le tombeau de sa quatrième femme, Luitgarde, pour laquelle il avait une grande affection. Luitgarde était morte à Tours, le 4 juin de l'an 800, à la suite d'une grave maladie, alors que son royal époux s'était rendu dans cette ville, accompagné des principaux seigneurs de son immense royaume, pour procéder au partage provisoire de ses Etats entre ses trois fils.

C'est sur cette tour qu'au moyen-âge, quand on était en guerre, on hissait une bannière d'une aune de toile, peinte en gris avec trois fleurs de lys.

Cette couleur fut changée en 1424.

La bannière, de même grandeur, avait les lisières peintes en noir, sans armes.



« A la suite de l'éroulement de la tour Charlemagne, survenu le 26 mars 1928, j'ai été amené, en vue de sa réfection, que, DÈS LE PREMIER MOMENT, à envisagée l'administration des Beaux-Arts... »

Ainsi débute le rapport dressé par M. A. Bray, architecte en chef des Monuments historiques, au lendemain de l'effondrement de la fameuse tour, connue et admirée partout et qui, vingt-cinq ans plus tard, n'est toujours pas restaurée. Les intentions du premier moment demeurent excellentes, même au bout d'un quart de siècle...

Il semble toutefois que des efforts énergiques se préparent pour faire avancer le problème de la réfection. Nous avons demandé à M. Raoul Lehoux, partisan d'une action efficace et rapide, de nous exposer l'état du problème et les chances — encore fragiles — de le résoudre.

Elle servait également de tour de guet.

Sur la plate-forme du haut, était installé un veilleur, muni d'un trompil (terme celtique qui signifie trompette). Il avait pour mission de surveiller les remparts et d'avertir les soldats préposés à la garde des portes de ne point laisser entrer les gens à cheval pendant tout le temps de la défense.

Dans le cours du XIX^e siècle, en 1826, une fonderie de plomb de chasse y fut tout d'abord installée, laquelle provoqua un incendie qui embrasa presque entièrement la tour et qui eut pour résultat de calciner les parois intérieures.

Après les réparations, en 1831, ce fut l'installation d'un petit réservoir en entresol, dans les travées Est de la tour, installation qui suivit le forage, place Saint-Martin, d'un puits artésien.

En 1860, on établit dans la salle romane du premier étage un grand réservoir, contenant un cube d'eau considérable, et dont la construction entraîna forcément de nouvel-

Ce fut le 26 mars 1928 que se produisit l'éroulement. Heureusement, à la suite de la secousse sismique, des témoins avaient été posés sur les fissures.

Au bout de trois mois, ces derniers s'étant rompus, et la fissure de la façade Sud s'élargissant, on prit des mesures de protection de toute dernière heure, ce qui permit, par l'évacuation des maisons voisines, de sauver des vies humaines.

Après de nombreux pourparlers entre l'administration des Beaux-Arts et la Ville, la tour fut abandonnée et sa destruction décidée.

C'est alors que les archéologues, sous l'impulsion de M. Collon, bibliothécaire de la ville, se groupèrent et s'opposèrent à sa démolition.

Ils fondèrent une association des « Amis de la Tour » et achetèrent, pour un faible prix, celle-ci à la Ville. Leur but était, tout d'abord, la consolidation, puis, dans un avenir plus lointain, la reconstruction.

Les premiers travaux furent en-

état, c'est aujourd'hui un nombre respectable de millions qui serait nécessaire.

M. Collon ayant été nommé conservateur de la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, et une grande partie du bureau ayant malheureusement disparu, nous avons établi la relève.

Nous ne perdons pas confiance.

Une visite détaillée de la tour en compagnie de M. Boille, nous a montré qu'aucun des témoins posés en 1940 n'avait bougé. Les échafaudages sont en bon état. Une surveillance active, des consolidations de parties secondaires, un nettoyage judicieusement exécuté, nous permettront de tout maintenir jusqu'à l'heure, que nous voudrions aussi peu éloignée que possible, de la reconstruction définitive. Nous comptons bénéficier, pour cela, de concours financiers extérieurs, sans préjudice des dons qui pourraient nous parvenir et que nous accepterions, faut-il le dire? avec reconnaissance.

Il nous sera loisible alors de rendre à la ville de Tours, dans un cadre élargi et fleuri qui mettra en valeur tous les détails architecturaux et archéologiques, ce magnifique spécimen de l'art romano-gothique.

Après la reconstruction, notre intention serait de réinstaller le carillon de Saint-Martin qui existait autrefois, alors que les autres étages seraient aménagés en Musée Martinien, avec entrée sur la rue des Halles.

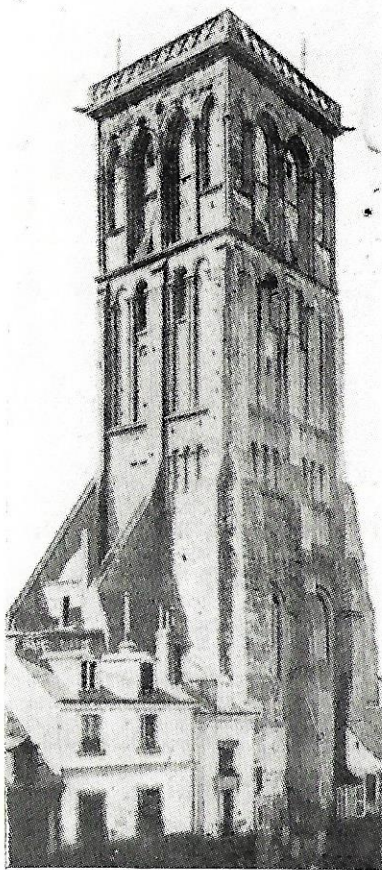
La beauté de la ville et la tour

Charlemagne, sur le tombeau de sa quatrième femme, Luitgarde, pour laquelle il avait une grande affection. Luitgarde était morte à Tours, le 4 juin de l'an 800, à la suite d'une grave maladie, alors que son royal époux s'était rendu dans cette ville, accompagné des principaux seigneurs de son immense royaume, pour procéder au partage provisoire de ses Etats entre ses trois fils.

C'est sur cette tour qu'au moyen-âge, quand on était en guerre, on hissait une bannière d'une aune de toile, peinte en gris avec trois fleurs de lys.

Cette couleur fut changée en 1424.

La bannière, de même grandeur, avait les lisières peintes en noir, sans armes.



Avant le 26 Mars 1928

pour faire avancer le problème de la réfection. Nous avons demandé à M. Raoul Lehoux, partisan d'une action efficace et rapide, de nous exposer l'état du problème et les chances — encore fragiles — de le résoudre.

Elle servait également de tour de guet.

Sur la plate-forme du haut, était installé un veilleur, muni d'un trompil (terme celtique qui signifie trompette). Il avait pour mission de surveiller les remparts et d'avertir les soldats préposés à la garde des portes de ne point laisser entrer les gens à cheval pendant tout le temps de la défense.

Dans le cours du XIX^e siècle, en 1826, une fonderie de plomb de chasse y fut tout d'abord installée, laquelle provoqua un incendie qui embrasa presque entièrement la tour et qui eut pour résultat de calciner les parois intérieures.

Après les réparations, en 1831, ce fut l'installation d'un petit réservoir en entresol, dans les travées Est de la tour, installation qui suivit le forage, place Saint-Martin, d'un puits artésien.

En 1860, on établit dans la salle romane du premier étage un grand réservoir, contenant un cube d'eau considérable, et dont la construction entraîna forcément de nouvelles mutilations.

Un peu plus tard, l'administration des Postes fixait, au sommet de la tour, des potelets, porteurs de faisceaux de fils électriques d'un grand poids, sans se rendre compte des répercussions que pouvait avoir une telle mesure (aggravée des effets des vents et des intempéries) sur la solidité de la tour.

Pendant ce temps, un lent et sourd travail de désagrégation, un décollement de toutes ses parties mal liaisonnées, une décomposition des matériaux eux-mêmes s'accomplissaient... Cela était dû, en partie, aux trépidations occasionnées par le passage des camions lourds, dont aucune réglementation ne contrôle le poids, et qui sont, pour les monuments anciens, dont la structure n'est pas faite pour leur résister, un danger permanent.

N'oublions pas, non plus, la secousse sismique assez forte de novembre 1927, qui contribua pour sa part à désarticuler le malheureux édifice.

Ce fut le 26 mars 1928 que se produisit l'éroulement. Heureusement, à la suite de la secousse sismique, des témoins avaient été posés sur les fissures.

Au bout de trois mois, ces derniers s'étant rompus, et la fissure de la façade Sud s'élargissant, on prit des mesures de protection de toute dernière heure, ce qui permit, par l'évacuation des maisons voisines, de sauver des vies humaines.

Après de nombreux pourparlers entre l'administration des Beaux-Arts et la Ville, la tour fut abandonnée et sa destruction décidée.

C'est alors que les archéologues, sous l'impulsion de M. Collon, bibliothécaire de la ville, se groupèrent et s'opposèrent à sa démolition.

Ils fondèrent une association des « Amis de la Tour » et achetèrent, pour un faible prix, celle-ci à la Ville. Leur but était, tout d'abord, la consolidation, puis, dans un avenir plus lointain, la reconstruction.

Les premiers travaux furent entrepris sous la direction de M. Boille, architecte, et peu à peu la tour semblait revivre.

Quand, hélas, la guerre se déclara... Et ce fut de nouveau l'abandon !

De 1940 à 1953, rien ne fut fait. L'occupation, les ruines, la dévaluation du franc s'opposèrent à la reconstruction. Si le chiffre de 3.300.000 francs avait été envisagé, avant-guerre, pour la remettre en

parti, nous avons établi la relève.

Nous ne perdons pas confiance.

Une visite détaillée de la tour en compagnie de M. Boille, nous a montré qu'aucun des témoins posés en 1940 n'avait bougé. Les échafaudages sont en bon état. Une surveillance active, des consolidations de parties secondaires, un nettoyage judicieusement exécuté, nous permettront de tout maintenir jusqu'à l'heure, que nous voudrions aussi peu éloignée que possible, de la reconstruction définitive. Nous comptons bénéficier, pour cela, de concours financiers extérieurs, sans préjudice des dons qui pourraient nous parvenir et que nous accepterions, faut-il le dire ? avec reconnaissance.

Il nous sera loisible alors de rendre à la ville de Tours, dans un cadre élargi et fleuri qui mettra en valeur tous les détails architecturaux et archéologiques, ce magnifique spécimen de l'art romano-gothique.

Après la reconstruction, notre intention serait de réinstaller le carillon de Saint-Martin qui existait autrefois, alors que les autres étages seraient aménagés en Musée Martinien, avec entrée sur la rue des Halles.

La beauté de la ville et le tourisme auraient tout à gagner à la réalisation rapide de ces projets. Espérons que des soutiens publics et privés nous permettront de faire avancer, jusqu'à l'achèvement total, cette tâche indispensable.

Raoul LEHOUX

Conservateur du Musée archéologique de Touraine.

PAS DE QUESTIONS

DANS TOUS LES CAS

GRANDS MAGASINS
SIGRAND

TOURS  TOURS

2, Place Jean-Jaurès

TOURS, avec ses annexes, doit former une SEULE VILLE de 120.000 habitants

La ville de Tours, capitale du Jardin de la France, est bien connue à travers le monde pour son prestigieux passé. On sait à peu près partout que l'histoire nationale de la France, voire même des événements de portée européenne, s'y sont déroulés au cours d'une longue suite de siècles. Mais nos visiteurs, comme les amis lointains de l'aimable Touraine, sont en droit de se poser une question : Tours est-elle, au milieu du XX^e siècle, digne de son renom ? Autrement dit, la situation actuelle de la ville et les plans qui s'élaborent pour son avenir lui gardent-ils son rang de capitale régionale ?

OMBRES ET LUMIERES D'AUJOURD'HUI

Dans cette vieille Europe, et singulièrement chez nous en Touraine, le présent ne s'explique pas sans référence constante au passé. Dans le quartier nord-est de Tours, on évoque encore sans peine la romanisation de la Gaule ; dans le quartier nord-ouest, Saint-Martin impose le souvenir des grands pèlerinages du Moyen-Age. Au nord, l'Hôtel Guoin et plusieurs autres belles demeures sont des témoins précieux de la Renaissance. Sous le regard éclairé de l'intendant Du Cluzel, les urbanistes du XVIII^e siècle ont doté notre ville de la grande croisée routière qui fait encore maintenant sa fierté : rue Nationale (jadis Royale !) et avenue de Grammont, coupées à angle droit par les larges boulevards Béranger et Heurteloup. Triplant son étendue depuis cent ans, Tours partait enfin à la conquête des « varennes » inondables en un vaste quadrilatère que bornent la Loire, l'ancien Canal du duc de Berry, le Cher et le Jardin Botanique.

Ainsi l'exige son développement économique, social et culturel

historiques, littéraires et artistiques dus à la visite des châteaux : il n'en faut pas plus pour que Tours se fasse un peu partout des amis fidèles.

Mais les Tourangeaux eux-mêmes sont plus exigeants ; ils ont même tendance à mettre l'accent sur les imperfections, voire les tares de leur ville qu'ils voudraient parfaite. A leurs yeux sans indulgence, trop de façades en tuffeau sont lépreuses, trop de baraques et de constructions hétéroclites déparent jusqu'au centre de Tours. Les pavés de nos rues sont bien souvent pris de la danse de Saint-Guy. Nous avons encore, hélas, des centaines de taudis, surtout dans les vieux quartiers de la Cité et de Châteauneuf. On enrage parfois d'y voir plusieurs monuments historiques et bon nombre d'hôtels anciens laissés plus ou moins à l'abandon.

On ne se fait ici aucune illusion : derrière les vitrines brillantes, le commerce ne tourne pas à plein. Plusieurs entreprises, notamment dans la mécanique, l'imprimerie, le textile, ont ralenti ou même parfois cessé leur activité. Enfin, malgré un bel effort de reconstruction des quartiers sinistrés en 1940 et 1944, le logement reste un problème tragique et non résolu pour plusieurs milliers de nos concitoyens.

UN « GRAND TOURS » A L'ECHELLE DU XX^e SIECLE

de la S.N.C.F. Sur la rive droite de la Loire, les communes de Saint-Cyr-sur-Loire, de Saint-Symphorien, de Sainte-Radegonde se succèdent sans interruption. Après l'imposante avenue de la Tranchée, le plateau se couvre de villas et d'usines, jusqu'à la base aérienne de Parçay-Meslay. Tout à l'opposé, au-delà du Cher, Saint-Avertin, Chambray-lès-Tours, Joué-lès-Tours sont plus isolés, mais cependant en relations constantes avec le centre de la ville.

Une harmonisation plus complète s'impose, qui répartirait mieux les tâches entre quartiers touristiques, commerçants, résidentiels, industriels. Nul ne se méprend sur les difficultés dans la réalisation de ce « Grand Tours » des années à venir. On a fait très justement remarquer le manque de souplesse de notre législation, qui ignore les municipalités de quartier : devenu commune unique, le « Grand Tours » n'aurait, comme la ville actuelle, que 37 conseillers municipaux, dont les nuances politiques ne seraient guère modifiées ; l'extrême-gauche qui règne à Saint-Pierre-des-Corps serait compensée par les modérés du reste de la banlieue. Mais on entrevoit dès maintenant que les Conseils municipaux condamnés à disparaître ne feront pas hara-kiri de gaieté de cœur.

Cet obstacle une fois surmonté, deux possibilités d'inégale hardiesse se partagent l'opinion des spé-

un sur le Cher) décongestionnant le centre. La S.N.C.F. a fait preuve, pour sa part, de vues larges en prévoyant une grande gare centrale dans l'actuel quartier de Beaujardin, et en reportant les services marchandises à Saint-Pierre et Saint-Côme.

Toutefois, les récentes déclarations du Ministre de la Reconstruction ont rafraîchi singulièrement les enthousiastes en ce domaine.

Tout cela coûtera fort cher ; les habitants de banlieue, bénéficiant actuellement des avantages de Tours sans en supporter toutes les charges fiscales, verront sans nul doute leurs impôts majorés. Mais il ne fait pas de doute non plus que le « Grand Tours » sera rentable. Une gestion commune des services administratifs, publics et concédés, est préférable à la dispersion actuelle des efforts. Et surtout le grave problème de l'avenir industriel de Tours pèse d'un poids décisif dans la balance. L'industrie tourangelle ne peut continuer à s'étioler sans des risques très sérieux pour l'ensemble de la population. Seul le « Grand Tours » peut fournir aux chefs d'entreprise des terrains à leur convenance, à proximité de l'autoroute et du rail ; seul il peut assurer le plein emploi de la main-d'œuvre dans une cité active. Il serait bien dangereux que Tours se contente d'être, en plein XX^e siècle, une belle ville de tourisme et de résidence. Des cheminées d'usines un peu plus nombreuses ne dépareraient nullement le paysage. Avis aux promoteurs de la déconcentration industrielle !

Au milieu des discussions sur le « Grand Tours » qui agitent ces temps-ci les Tourangeaux et leurs élus, tout cela est senti, au moins confusément. Chacun sait la néces-

de son renom ? Autrement dit, la situation actuelle de la ville et les plans qui s'élaborent pour son avenir lui gardent-ils son rang de capitale régionale ?

OMBRES ET LUMIERES D'AUJOURD'HUI

Dans cette vieille Europe, et singulièrement chez nous en Touraine, le présent ne s'explique pas sans référence constante au passé. Dans le quartier nord-est de Tours, on évoque encore sans peine la romanisation de la Gaule ; dans le quartier nord-ouest, Saint-Martin impose le souvenir des grands pèlerinages du Moyen-Age. Au nord, l'Hôtel Gouin et plusieurs autres belles demeures sont des témoins précieux de la Renaissance. Sous le regard éclairé de l'intendant Du Cluzel, les urbanistes du XVIII^e siècle ont doté notre ville de la grande croisée routière qui fait encore maintenant sa fierté : rue Nationale (jadis Royale !) et avenue de Grammont, coupées à angle droit par les larges boulevards Béranger et Heurteloup. Triplant son étendue depuis cent ans, Tours partait enfin à la conquête des « varennes » inondables en un vaste quadrilatère que bornent la Loire, l'ancien Canal du duc de Berry, le Cher et le Jardin Botanique.

Les visiteurs de passage en notre ville sont surtout, Dieu merci, sensibles à ses attraits. Ils aiment la clarté tourangelle, avec le bleu pâle du ciel, les reflets d'argent de la Loire, les calcaires couleur d'ivoire de nos maisons et de nos monuments. Ils apprécient la cordialité de l'accueil, l'élégance des magasins, le confort de la vie, les fastes solides ou liquides de notre gastronomie. Plongez ces agréables sensations dans un bain de souvenirs

OPTIQUE
HOMÉOPATHIE

PHARMACIE
PRINCIPALE

53, Rue Nationale - TOURS

Mais les Tourangeaux eux-mêmes sont plus exigeants ; ils ont même tendance à mettre l'accent sur les imperfections, voire les tares de leur ville qu'ils voudraient parfaite. A leurs yeux sans indulgence, trop de façades en tuffeau sont lépreuses, trop de baraques et de constructions hétéroclites déparent jusqu'au centre de Tours. Les pavés de nos rues sont bien souvent pris de la danse de Saint-Guy. Nous avons encore, hélas, des centaines de taudis, surtout dans les vieux quartiers de la Cité et de Château-neuf. On enrage parfois d'y voir plusieurs monuments historiques et bon nombre d'hôtels anciens laissés plus ou moins à l'abandon.

On ne se fait ici aucune illusion : derrière les vitrines brillantes, le commerce ne tourne pas à plein. Plusieurs entreprises, notamment dans la mécanique, l'imprimerie, le textile, ont ralenti ou même parfois cessé leur activité. Enfin, malgré un bel effort de reconstruction des quartiers sinistrés en 1940 et 1944, le logement reste un problème tragique et non résolu pour plusieurs milliers de nos concitoyens.

UN « GRAND TOURS » A L'ECHELLE DU XX^e SIECLE

En réclamant la création d'un « Grand Tours », cédon-nous au snobisme ou à la folie des grands-deux ? Certainement pas, puisqu'il s'agit d'une nécessité vitale, s'inscrivant dans la logique de notre développement urbain. Qui se souvient maintenant qu'en 1845 Tours avait doublé son étendue par l'annexion de la commune de Saint-Etienne extra muros, au sud des grands boulevards actuels ? Ceci n'empêcha pas, dès la fin du siècle dernier, l'agglomération de s'étendre plus loin. Aujourd'hui Tours n'est plus seulement dans Tours. Si la commune elle-même plafonne depuis vingt ans aux environs de 85.000 habitants, la « conurbation » (pour employer ce néologisme un peu barbare aux oreilles tourangelles) atteint 120.000.

Dans la vallée, vers l'ouest, la commune de La Riche est une vaste banlieue maraîchère, et vers l'est Saint-Pierre-des-Corps attire de plus en plus les industries ; sa gare régulatrice est l'une des plus importantes du réseau Sud-Ouest

de son renom ? Autrement dit, la situation actuelle de la ville et les plans qui s'élaborent pour son avenir lui gardent-ils son rang de capitale régionale ?

Une harmonisation plus complète s'impose, qui répartirait mieux les tâches entre quartiers touristiques, commerçants, résidentiels, industriels. Nul ne se méprend sur les difficultés dans la réalisation de ce « Grand Tours » des années à venir. On a fait très justement remarquer le manque de souplesse de notre législation, qui ignore les municipalités de quartier : devenu commune unique, le « Grand Tours » n'aurait, comme la ville actuelle, que 37 conseillers municipaux, dont les nuances politiques ne seraient guère modifiées ; l'extrême-gauche qui règne à Saint-Pierre-des-Corps serait compensée par les modérés du reste de la banlieue. Mais on entrevoit dès maintenant que les Conseils municipaux condamnés à disparaître ne feront pas hara-kiri de gaieté de cœur.

Cet obstacle une fois surmonté, deux possibilités d'inégale hardiesse se partagent l'opinion des spécialistes. Tours s'annexera-t-il uniquement les communes des Varennes entre Loire et Cher, c'est-à-dire Saint-Pierre et La Riche, ou bien englobera-t-il l'agglomération dans son ensemble ? La première hypothèse paraît plus directement réalisable, bien que la seconde soit plus logique à longue échéance.

Le « Grand Tours » va se heurter à certaines difficultés financières immédiates, alors que ses bienfaits n'apparaîtront que peu à peu dans la vie économique. Certains services publics sont déjà intercommunaux ; les T.R.T. (Transports de la Région Tourangelle) desservent toute l'agglomération par 10 lignes de trolleybus ou d'autobus ; le gaz et l'électricité sont fournis par les mêmes usines ; le service des eaux intéresse un syndicat de 6 communes. Mais il faudra coordonner la voirie, les égouts, les télécommunications. Le carrefour des routes nationales est à repenser entièrement avec autoroute en rocade pour la R.N. 10 et de nouveaux ponts (deux sur la Loire,

Tout cela coûtera fort cher ; les habitants de banlieue, bénéficiant actuellement des avantages de Tours sans en supporter toutes les charges fiscales, verront sans nul doute leurs impôts majorés. Mais il ne fait pas de doute non plus que le « Grand Tours » sera rentable. Une gestion commune des services administratifs, publics et concédés, est préférable à la dispersion actuelle des efforts. Et surtout le grave problème de l'avenir industriel de Tours pèse d'un poids décisif dans la balance. L'industrie tourangelle ne peut continuer à s'étioiler sans des risques très sérieux pour l'ensemble de la population. Seul le « Grand Tours » peut fournir aux chefs d'entreprise des terrains à leur convenance, à proximité de l'autoroute et du rail ; seul il peut assurer le plein emploi de la main-d'œuvre dans une cité active. Il serait bien dangereux que Tours se contente d'être, en plein XX^e siècle, une belle ville de tourisme et de résidence. Des cheminées d'usines un peu plus nombreuses ne dépareraient nullement le paysage. Avis aux promoteurs de la déconcentration industrielle !

Au milieu des discussions sur le « Grand Tours » qui agitent ces temps-ci les Tourangeaux et leurs élus, tout cela est senti, au moins confusément. Chacun sait la nécessité de faire taire ses préférences personnelles, puisque l'avenir de la ville est à ce prix.

Pierre LEVEEL

Professeur à l'Institut
de Touraine.



SIBERIA
FOURREUR-FABRICANT.

Très grand choix de modèles
De la petite veste
au manteau très habillé

26, RUE DE BORDEAUX

LE ROTARY

Le premier Rotary-club du monde fut fondé à Chicago, au début du siècle par un jeune avocat, Paul Harris. Il désirait organiser un club qui réunirait un groupe d'hommes d'affaires ou de représentants de professions libérales, ayant chacun une activité différente.

Leurs conversations, leurs discussions auraient pour but de créer des liens de camaraderie, d'amitié, de compréhension mutuelle en même temps que les membres s'instruiraient les uns les autres, se perfectionneraient et se qualifieraient pour mieux travailler à la réalisation de leur idéal : « SERVIR ».

La première réunion eut lieu le 23 février 1905 dans le cabinet de Paul Harris et les réunions suivantes se tenaient à tour de rôle dans le bureau de chacun des membres : d'où le nom de « Rotary ». Le nombre des membres du nouveau club crût rapidement et fut bientôt si élevé qu'il devint impossible de se réunir dans un bureau. Le club commença à se réunir une fois par semaine autour de la table du déjeuner. Ces réunions hebdomadaires, à l'heure du déjeuner ou du diner, sont maintenant la règle dans tous les Rotary-clubs du monde.

De Chicago, le Rotary s'étendit bientôt à d'autres villes. Le second Rotary fut fondé en 1908 à San Francisco et l'organisation d'autres clubs suivit avec rapidité. En 1910, seize clubs existaient et ainsi fut fondée l'Association Nationale des Rotary-clubs

PAR

M. Jean BAZILLON
Président du Rotary-Club de Touraine

Deux ans plus tard, afin de pouvoir délivrer des chartes aux Rotary-clubs du Canada, de l'Angleterre et de l'Irlande, on constitua l'Association Internationale des Rotary-clubs, qui devint plus brièvement, en 1922, le Rotary International. Le mouvement s'est étendu et s'étend avec une rapidité croissante et comptait au 29 juillet dernier : 7.867 clubs rotariens avec approximativement 374.000 membres, appartenant à 88 pays ou régions géographiques du monde. La France métropolitaine a 203 clubs répartis en 5 districts. L'Algérie, le Maroc, la Tunisie, et la plupart des Etats associés ont également des clubs rotariens. Un des plus récents est le club Vietnamien de Saïgon, qui fait preuve d'une remarquable activité.

Il a été donné en mai dernier aux Français et surtout aux Parisiens de constater l'ampleur du mouvement du Rotary pendant les journées inoubliables du 24 au 28 mai. La convention du Rotary International se réunit tous les ans et est composée, en principe, des représentants de tous les clubs rotariens du monde. Cette année, c'est le Rotary français qui a été chargé de cette manifestation. Le club de Paris, aidé des techniciens du Bureau Central, s'est mis à l'œuvre dès le mois de septembre et s'est remarquablement acquitté de sa tâche. Il s'était fait un point d'honneur de montrer aux représentants de 76 pays étrangers venus à Paris que, comme la grande majorité de la presse l'a déclaré, nous, Français, avons les ressources et la volonté nécessaires pour mener à bien une rude tâche. Il fallait d'abord loger convenablement environ onze mille personnes ce qui, même à Paris, présentait des difficultés qui ont été surmontées non sans efforts. Le Centre

Comment l'idée initiale de Paul Harris « SERVIR » s'est-elle développée et est-elle entrée dans la pratique ? Elle se concrétise dans les quatre buts du programme rotarien :

1° Le développement des relations personnelles d'amitié entre ses membres en vue de leur fournir des occasions de servir l'intérêt général.

2° L'observation de règles de haute probité et de délicatesse dans l'exercice de toute profession ; la reconnaissance de la dignité de toute occupation utile ; l'effort pour honorer sa profession et en élever le niveau de manière à mieux servir la société.

3° L'application de l'idéal de Servir par tout rotarien dans sa vie personnelle, professionnelle et sociale.

4° La compréhension mutuelle internationale, la bonne volonté et l'amour de la paix, en créant à travers le monde des relations cordiales entre les représentants des diverses professions, unis dans l'idéal de Servir.

Les institutions, comme les gens, sont connues, non par ce qu'elles proclament, mais pour ce qu'elles font. Chaque rotarien, chaque club rotarien doit conformer ses paroles et ses actes suivant les directives de ce programme.

Le premier point, le culte de la camaraderie est le plus important, car c'est dans ce culte que le rotarien puisera la force de réalisation de ses activités.

Les réunions hebdomadaires du Rotary sont un terrain privilégié pour ce culte de l'amitié.

La cordiale solidarité des rotariens leur permettra de travailler à la réalisation des autres buts de leur programme.

La marque de leurs activités se trouve dans les publications officielles et mensuelles : « The Rotarian » pour les pays de langue anglo-saxonne, « Revista Rotaria », édition en Espagnol, et le **Rotarien Français**. Ces publications qui peuvent être communiquées à quiconque désire les lire, car il n'y a rien de secret au Rotary, abondamment illustrées, montrent les réalisations rotariennes dans les divers pays : création d'hôpitaux, de cliniques, de centres de rééducation, de terrains de jeux, de réunions de jeunes, etc...

C'est du côté de la jeunesse — l'avenir — que le Rotary tourne ses efforts depuis quelques années : échanges de jeunes entre les familles, bourses, dont la fondation Paul Harris, qui permet à des jeunes gens ou des jeunes filles d'élite ayant terminé leurs études supérieures de séjourner pendant une année entière dans le pays qu'ils ont choisi et dont ils connaissent la langue. Il fut décidé de ne pas élever un monument à la mémoire de Paul Harris, mais de verser les fonds à la Fondation dont ont bénéficié 403 boursiers depuis 1945.

L'an dernier a été organisé une Croisade de la Jeunesse qui a permis à des groupes de 10 à 12 jeunes gens et jeunes filles de visiter diverses régions sans aucun frais, car ils étaient transportés et hébergés par les différents clubs rotariens qu'ils traversaient. Le Rotary n'oublie pas qu'il y a aussi d'autres infortunes à soulager et s'efforce d'améliorer le sort des infirmes et des vieillards. A côté des misères physiques, il y a aussi des misères morales, des redressements qui réclament son attention.

Cet exposé de l'organisation du Rotary International ne serait pas complet pour les lecteurs de **Tours-France** s'il ne leur était pas dit ce qu'est le Rotary-club de Touraine.

Notre club, fondé en 1929, comprend 63 membres actifs et 5 membres d'honneur. Les réunions ont lieu tous les lundis (dîner et déjeuner) au Restaurant Lyonnais, Hôtel de l'Univers, par petites tables, dont les places sont numérotées et tirées au sort, afin que les membres du club ne se trouvent pas toujours à côté des mêmes camarades. Le menu est simple, quoique toujours soigné, car nos réunions ne sont pas comme le pensent ou le disent ceux qui ne nous connaissent pas ou qui nous envient, des banquets gastronomiques ou des dîners d'affaires. Nous avons presque toujours des visiteurs rotariens, un ou plusieurs invités non rotariens. Chaque repas est suivi d'une causerie ou d'une conférence avec discussion, s'il y a lieu, par un membre du club ou un invité. Les sujets d'ordre politique ou religieux ne sont jamais abordés.

M. Jean BAZILLON

Président du Rotary-Club de Touraine

Deux ans plus tard, afin de pouvoir délivrer des chartes aux Rotary-clubs du Canada, de l'Angleterre et de l'Irlande, on constitua l'Association Internationale des Rotary-clubs, qui devint plus brièvement, en 1922, le Rotary International. Le mouvement s'est étendu et s'étend avec une rapidité croissante et comptait au 29 juillet dernier : 7.867 clubs rotariens avec approximativement 374.000 membres, appartenant à 88 pays ou régions géographiques du monde. La France métropolitaine a 203 clubs répartis en 5 districts. L'Algérie, le Maroc, la Tunisie, et la plupart des Etats associés ont également des clubs rotariens. Un des plus récents est le club Vietnamien de Saïgon, qui fait preuve d'une remarquable activité.

Il a été donné en mai dernier aux Français et surtout aux Parisiens de constater l'ampleur du mouvement du Rotary pendant les journées inoubliables du 24 au 28 mai. La convention du Rotary International se réunit tous les ans et est composée, en principe, des représentants de tous les clubs rotariens du monde. Cette année, c'est le Rotary français qui a été chargé de cette manifestation. Le club de Paris, aidé des techniciens du Bureau Central, s'est mis à l'œuvre dès le mois de septembre et s'est remarquablement acquitté de sa tâche. Il s'était fait un point d'honneur de montrer aux représentants de 76 pays étrangers venus à Paris que, comme la grande majorité de la presse l'a déclaré, nous, Français, avons les ressources et la volonté nécessaires pour mener à bien une rude tâche. Il fallait d'abord loger convenablement environ onze mille personnes ce qui, même à Paris, présentait des difficultés qui ont été surmontées non sans efforts. Le Centre d'accueil, le Palais de l'amitié ont été aménagés au Grand Palais et au Palais de Glace, tandis que le Palais des Sports, après avoir été le théâtre du Gala inaugural du dimanche 24 mai, devenait, les jours suivants, le vaste amphithéâtre pour les quatre matinées de séances plénières de travail. Dans l'après-midi, les congressistes se réunissaient par petits groupes dans divers locaux pour échanger leurs vues et leurs idées quant à leurs activités respectives.

Les séances récréatives obtinrent un éclatant succès : Gala inaugural avec une très grande variété de spectacles de choix et surtout la Fête de Nuit dans le Parc de Versailles avec son ballet lumineux, les jeux d'eaux, et le feu d'artifice qui provoquèrent des applaudissements frénétiques des onze mille spectateurs qui, dans un ordre impeccable, avaient tous trouvé des places assises et avaient été transportés par une file importante d'autobus de la place de la Concorde à Versailles et retour à Paris.

Toutes ces manifestations ont eu un retentissement considérable à l'étranger comme en ont témoigné les comptes rendus des délégués, les journaux et les revues.

Un bon Restaurant dans le vieux Tours —

**LA ROTISSERIE
TOURANGELLE**

G. CHARVILLAT, Chef de Cuisine

11, Place Plumereau - TOURS

désire le lire, car il n'y a rien de secret au Rotary, abondamment illustrées, montrent les réalisations rotariennes dans les divers pays : création d'hôpitaux, de cliniques, de centres de rééducation, de terrains de jeux, de réunions de jeunes, etc...

C'est du côté de la jeunesse — l'avenir — que le Rotary tourne ses efforts depuis quelques années : échanges de jeunes entre les familles, bourses, dont la fondation Paul Harris, qui permet à des jeunes gens ou des jeunes filles d'élite ayant terminé leurs études supérieures de séjourner pendant une année entière dans le pays qu'ils ont choisi et dont ils connaissent la langue. Il fut décidé de ne pas élever un monument à la mémoire de Paul Harris, mais de verser les fonds à la Fondation dont ont bénéficié 403 boursiers depuis 1945.

L'an dernier a été organisé une Croisade de la Jeunesse qui a permis à des groupes de 10 à 12 jeunes gens et jeunes filles de visiter diverses régions sans aucun frais, car ils étaient transportés et hébergés par les différents clubs rotariens qu'ils traversaient. Le Rotary n'oublie pas qu'il y a aussi d'autres infortunes à soulager et s'efforce d'améliorer le sort des infirmes et des vieillards. A côté des misères physiques, il y a aussi des misères morales, des redressements qui réclament son attention.

Cet exposé de l'organisation du Rotary International ne serait pas complet pour les lecteurs de **Tours-France** s'il ne leur était pas dit ce qu'est le Rotary-club de Touraine.

Notre club, fondé en 1929, comprend 63 membres actifs et 5 membres d'honneur. Les réunions ont lieu tous les lundis (dîner et déjeuner) au Restaurant Lyonnais, Hôtel de l'Univers, par petites tables, dont les places sont numérotées et tirées au sort, afin que les membres du club ne se trouvent pas toujours à côté des mêmes camarades. Le menu est simple, quoique toujours soigné, car nos réunions ne sont pas comme le pensent ou le disent ceux qui ne nous connaissent pas ou qui nous envient, des banquets gastronomiques ou des diners d'affaires. Nous avons presque toujours des visiteurs rotariens, un ou plusieurs invités non rotariens. Chaque repas est suivi d'une causerie ou d'une conférence avec discussion, s'il y a lieu, par un membre du club ou un invité. Les sujets d'ordre politique ou religieux ne sont jamais abordés.

Le culte de la camaraderie, de l'amitié, est très en honneur chez nous et c'est notre ambiance sympathique qui frappe toujours nos visiteurs. Notre club s'associe aux œuvres de bienfaisance : aide aux vieillards, distribution de jouets aux enfants à Noël, subvention aux Combattants d'Indochine, etc...

Tous les ans, notre club organise les éliminatoires du Championnat International de Bridge et de Canasta du Rotary-club de Vichy. Les équipes victorieuses vont disputer les finales à Vichy. Les droits d'inscription versés par les joueurs, les dons volontaires et les subventions des Rotary-clubs permettent de réaliser tous les ans la Cure de Vichy pour les enfants déficients et nécessiteux. Par groupes de cinq, accompagnés d'une mère de famille ou d'une assistante, ces enfants font une cure de seize jours à Vichy, logés dans les meilleurs hôtels et, en plus des soins médicaux, gâtés par des distractions ou excursions quotidiennes. Cette année, notre tour était venu et cinq enfants d'Indre-et-Loire, accompagnés de la mère de l'un d'eux, ont bénéficié de cette cure. Les photographies prises à leur départ et à la veille de leur retour montrent combien ce séjour leur a été profitable.

Notre club attribue aussi, tous les ans, cinq ou six bourses aux élèves les plus méritants de nos établissements secondaires et à deux étudiants étrangers. A leur retour, nos boursiers nous font part de leurs impressions et, jusqu'ici, nous n'avons eu qu'à nous féliciter du choix que nous avons fait et des résultats obtenus.

Le club organise plusieurs fois par an des conférences, des soirées récréatives auxquelles dames et invités sont admis.

Un bulletin mensuel tient tous nos membres au courant de la vie du club.

Telles sont, brièvement résumées, les activités du Rotary-club de Touraine, qui s'efforce, dans la mesure de ses moyens, de « SERVIR ».

Un directeur de théâtre
doit-il obéir, ou non,
aux goûts du public ?

Notre éminent collaborateur
M. Marcel MORNA
traite cette question
avec tact et autorité

Vous parler du Théâtre ?

C'est, sans conteste, un sujet sur lequel il y a beaucoup à dire et sur lequel il a été beaucoup dit. Peut-être, un jour, oserai-je ajouter de modestes souvenirs personnels à ceux, déjà nombreux, signés de noms plus connus que le mien ? Sans doute n'auront-ils pas la valeur commerciale de ceux-ci, mais mon but sera atteint s'ils apportent une petite contribution à l'histoire locale de notre Tours.

Le mot THEATRE englobe en lui seul un ensemble de sujets bien différents les uns des autres, qui, groupés sous ce vocable, forment un tout.

C'est, je crois, grâce à cette agglomération de sujets si divers, mais bien cimentés, qu'au cours des siècles le théâtre a pu se maintenir.

Oh ! certes, il a subi de durs assauts, et ce n'est un secret pour personne qu'au début du siècle actuel, il a dû lutter pour ne pas être absorbé par les nouveau-nés issus des grandes réalisations scientifiques, qui ont bouleversé les conceptions des générations de cette époque.

Il a dû, pour se défendre, chercher à se détacher des traditions chères à ses vieux admirateurs, pour se lancer dans un modernisme que d'aucuns réprouvent, mais que la jeunesse actuelle réclame.

Deux tendances s'affrontent, dont les défenseurs manient de solides arguments.

Qui a raison ? Les uns estiment que la force du Théâtre réside dans le maintien d'un répertoire qui a fait ses preuves.



LE SOURIRE DE LA DIVETTE

On a reconnu Mme Jane Francelle, la divette de la saison au Grand-Théâtre. Mme Francelle est arrivée en Touraine avec un palmarès chargé de citations. Ce même emploi de divette qu'elle tiendra ici avec son succès habituel, elle l'a déjà tenu au Théâtre Sébastopol de Lille, à l'Opéra Municipal d'Alger, aux Opéras de Montpellier et de Nîmes, au Capitole de Toulouse, au Casino de Vichy, au Grand-Théâtre de Rouen. Ces références brillantes avec un sourire si clair... La saison théâtrale, à Tours, s'annonce belle.

PETITES NOTES SUR LE RÉPERTOIRE

— CARMEN existe à la fois sous la forme de l'opéra (musique alternant avec les récitatifs, sans dialogue parlé) et sous la forme de



LE SOURIRE DE LA DIVETTE

On a reconnu Mme Jane Francelle, la divette de la saison au Grand-Théâtre. Mme Francelle est arrivée en Touraine avec un palmarès chargé de citations. Ce même emploi de divette qu'elle tiendra ici avec son succès habituel, elle l'a déjà tenu au Théâtre Sébastopol de Lille, à l'Opéra Municipal d'Alger, aux Opéras de Montpellier et de Nîmes, au Capitole de Toulouse, au Casino de Vichy, au Grand-Théâtre de Rouen. Ces références brillantes avec un sourire si clair... La saison théâtrale, à Tours, s'annonce belle.

PETITES NOTES SUR LE RÉPERTOIRE

— CARMEN existe à la fois sous la forme de l'opéra (musique alternant avec les récitatifs, sans dialogue parlé) et sous la forme de l'opéra-comique (musique alternant avec le dialogue parlé). Dans l'œuvre originale de Bizet, CARMEN est un opéra-comique. Après la mort de l'auteur, un de ses amis, Ernest Guiraud, à qui l'on doit un célèbre traité d'instrumentation, transforma le dialogue parlé en récitatifs. C'est la version opéra de CARMEN.

— A la veille de 1939, CARMEN était l'ouvrage le plus souvent joué sur les scènes allemandes. Bizet supplantait Wagner. Il est curieux de noter qu'au jugement de Nietzsche, CARMEN est la pièce la plus directement opposée à l'esthétique de Wagner, celle qui lui paraissait la plus efficace, par son naturel « méditerranéen », pour écarter le public du climat de Bayreuth.

RADIO-SORBONNE

Radio-Sorbonne a commencé ses émissions le 16 novembre sur la longueur d'ondes de 312 mètres. Signalons particulièrement la transmission du cours de M. Nadal, professeur à la Sorbonne, directeur de l'Institut de Touraine, sur : « La symbolisation littéraire au XIX^e siècle de Lamartine à Laforgue ». Ce cours a lieu le mardi à 11 heures pendant le premier semestre.

Vous retrouverez vos amis —

au bar **FRANÇOIS 1^{er}**

Avant de savourer les Spécialités gastronomiques et de broche

à la **ROTISSERIE des TOURS d'ARGENT**

— 14, Place Jean-Jaurès - TOURS — Tél. 40-51 —

Vous parler du Théâtre ?

C'est, sans conteste, un sujet sur lequel il y a beaucoup à dire et sur lequel il a été beaucoup dit. Peut-être, un jour, oserai-je ajouter de modestes souvenirs personnels à ceux, déjà nombreux, signés de noms plus connus que le mien ? Sans doute n'auront-ils pas la valeur commerciale de ceux-ci, mais mon but sera atteint s'ils apportent une petite contribution à l'histoire locale de notre Tours.

Le mot THEATRE englobe en lui seul un ensemble de sujets bien différents les uns des autres, qui, groupés sous ce vocable, forment un tout.

C'est, je crois, grâce à cette agglomération de sujets si divers, mais bien cimentés, qu'au cours des siècles le théâtre a pu se maintenir.

Oh ! certes, il a subi de durs assauts, et ce n'est un secret pour personne qu'au début du siècle actuel, il a dû lutter pour ne pas être absorbé par les nouveau-nés issus des grandes réalisations scientifiques, qui ont bouleversé les conceptions des générations de cette époque.

Il a dû, pour se défendre, chercher à se détacher des traditions chères à ses vieux admirateurs, pour se lancer dans un modernisme que d'aucuns réprouvent, mais que la jeunesse actuelle réclame.

Deux tendances s'affrontent, dont les défenseurs manient de solides arguments.

Qui a raison ? Les uns estiment que la force du Théâtre réside dans le maintien d'un répertoire qui a fait ses preuves. D'autres prétendent qu'il faut éduquer le public et le diriger vers des conceptions nouvelles.

Mon avis ? Tout à fait d'accord pour aller de l'avant, mais si j'admets qu'on « essaye » d'éduquer le public, je ne conçois pas qu'on « l'oblige » à aimer ce qui ne lui convient pas.

Et pour me résumer, je crois qu'en l'état actuel des choses, exception faite pour Paris qui possède un nombre suffisant de théâtres pour que chacun d'eux puisse se spécialiser, un Directeur doit savoir varier ses spectacles de telle façon que les différents publics y trouvent, avec une satisfaction personnelle, un délassément aux lourds soucis auxquels bien peu échappent dans la vie actuelle.

En m'inspirant de ce principe, je crois défendre honnêtement le Théâtre, en faisant si besoin, abstraction de mes goûts personnels, au bénéfice des préférences de tous les publics.

Ai-je raison ? Une déjà vieille expérience m'incite à répondre : oui.

Marcel MORNA

Directeur du Grand-Théâtre de Tours.

LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE TOURS EST UN DES PLUS ATTRAYANTS DE FRANCE

**M. le Conservateur Boris LOSSKY
a bien voulu accepter
d'en commenter les chefs-d'œuvre
AU COURS D'UNE SÉRIE D'ARTICLES
SPÉCIALEMENT ÉCRITS POUR NOS LECTEURS**

Puisque le destin a voulu que les trésors artistiques de la Cité de Tours aient pour logis la vénérable et somptueuse demeure des successeurs de Saint-Martin, il convient d'inaugurer par un hommage au *génie du lieu* la suite d'études que nous nous proposons de consacrer ici aux richesses de nos Musées.

Quand on aperçoit, de la place de la Cathédrale, l'amoncellement de corps de logis hétérogènes dont se compose ce vieux logis et quand on revoit l'ensemble de ces bâtiments sous un aspect plus harmonieux du côté de la cour d'honneur et du jardin, il est aisé de conclure que l'Archevêché de Tours s'est constitué avec des apports de plusieurs époques et peut revendiquer, lui aussi, le titre de *maison des siècles* que Napoléon a décerné au château de Fontainebleau.

Les vestiges de la Gaule romaine sont là, incorporés dans cette agglomération, avec la tour

Premier article : LE GÉNIE DU LIEU

mur de refend au rez-de-chaussée, va rejoindre, à l'autre bout des bâtiments, la terrasse au tracé incurvé, qui n'est autre chose que l'antique amphithéâtre, annexé aux ouvrages de fortification à ce siècle des premières invasions barbares. Des pierres des bâtisses plus anciennes se retrouvent dans le soubassement de l'enceinte, visibles dans le sous-sol du Musée. L'une d'elles, portant l'inscription *Civitas Turonorum Libera*, mériterait d'être mise un jour en valeur et en honneur comme un vieux titre de noblesse de la cité tourangelle.

Avant d'engloutir la muraille de la Ville, la demeure épiscopale s'y appuyait seulement, sa façade en regard de la cathédra-

le sous-sol et couverte de trois travées de voûte d'arêtes, à dater du XI^e siècle.

A l'extrémité orientale du palais, d'équerre à l'ensemble des bâtiments, un important corps de logis du XII^e siècle dresse son pignon aigu sur la place Grégoire-de-Tours. Les murs latéraux gardent des traces de quelques fenêtres romanes, bouchées depuis longtemps. Ce fut la *Vieille Officialité*, avec une vaste salle du Tribunal ecclésiastique à l'étage et, au rez-de-chaussée, une prison dont les sombres cachots gardent encore leurs épais battants de portes, percés de judas et munis d'impressionnants verrous. Quant à la salle, qui fut la *Grand'Salle* de Tours, il ne nous reste rien de son

ments à la demeure des Prélats, notamment sous Jean Bernard, que l'Obituaire de Saint-Galien qualifie de *locorum archiepiscopatum reparator magnificus*, mais rien ne nous est parvenu de ce temps.

En revanche, la façade de l'Officialité garde toujours un joli présent de la Renaissance tourangelle : la petite tribune extérieure, du haut de laquelle se proclamaient les sentences du Tribunal ecclésiastique. On y voit les armes de l'archevêque Martin de Beaune, fils de l'infortuné argentier de Louise de Savoie.

*
**

Mais la grande époque du Palais commence avec le pontificat de Bertrand d'Eschaux — conseiller de Louis XIII et ami de l'Abbé de Saint-Cyran — qui eut l'idée d'annexer à l'Archevêché les terrains adjacents au Sud du vieux rempart et enjamber ce

Puisque le destin a voulu que les trésors artistiques de la Cité de Tours aient pour logis la vénérable et somptueuse demeure des successeurs de Saint-Martin, il convient d'inaugurer par un hommage au *génie du lieu* la suite d'études que nous nous proposons de consacrer ici aux richesses de nos Musées.

Quand on aperçoit, de la place de la Cathédrale, l'amoncellement de corps de logis hétérogènes dont se compose ce vieux logis et quand on revoit l'ensemble de ces bâtiments sous un aspect plus harmonieux du côté de la cour d'honneur et du jardin, il est aisé de conclure que l'Archevêché de Tours s'est constitué avec des apports de plusieurs époques et peut revendiquer, lui aussi, le titre de *maison des siècles* que Napoléon a décerné au château de Fontainebleau.

Les vestiges de la Gaule romaine sont là, incorporés dans cette agglomération, avec la tour d'angle de l'enceinte du IV^e siècle, dont le rempart Sud, devenu

Premier article : LE GÉNIE DU LIEU

mur de refend au rez-de-chaussée, va rejoindre, à l'autre bout des bâtiments, la terrasse au tracé incurvé, qui n'est autre chose que l'antique amphithéâtre, annexé aux ouvrages de fortification à ce siècle des premières invasions barbares. Des pierres des bâtisses plus anciennes se retrouvent dans le soubassement de l'enceinte, visibles dans le sous-sol du Musée. L'une d'elles, portant l'inscription *Civitas Turonorum Libera*, mériterait d'être mise un jour en valeur et en honneur comme un vieux titre de noblesse de la cité tourangelle.

Avant d'engloutir la muraille de la Ville, la demeure épiscopale s'y appuyait seulement, sa façade en regard de la cathédrale. Le plus ancien vestige qui en reste est une salle enfoncée dans

le sous-sol et couverte de trois travées de voûte d'arêtes, à dater du XI^e siècle.

A l'extrémité orientale du palais, d'équerre à l'ensemble des bâtiments, un important corps de logis du XII^e siècle dresse son pignon aigu sur la place Grégoire-de-Tours. Les murs latéraux gardent des traces de quelques fenêtres romanes, bouchées depuis longtemps. Ce fut la *Vieille Officialité*, avec une vaste salle du Tribunal ecclésiastique à l'étage et, au rez-de-chaussée, une prison dont les sombres cachots gardent encore leurs épais battants de portes, percés de judas et munis d'impressionnants verrous. Quant à la salle, qui fut la *Grand'Salle* de Tours, il ne nous reste rien de son aspect médiéval. On peut se la représenter semblable à la pièce principale de l'Evêché roman d'Angers, avec ses fenêtres cintrées groupées en arcatures. Elle se présentait comme une nef d'église, couverte de charpente apparente ou lambrissée en carène de navire comme dans la Salle des Etats du château de Blois.

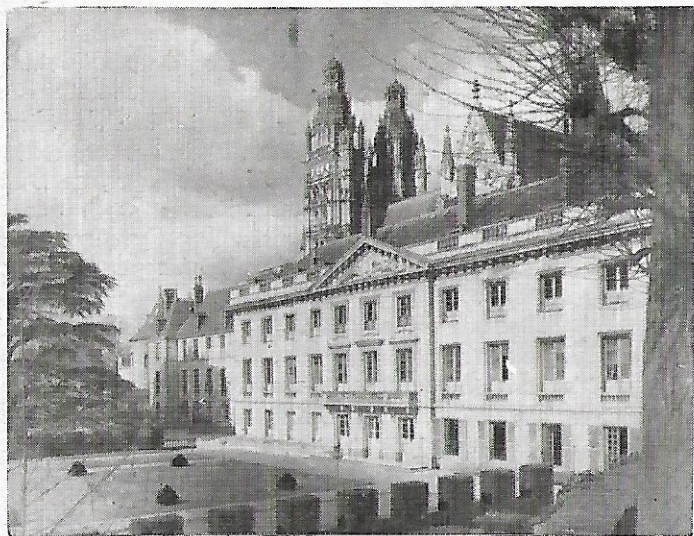
La fièvre constructrice du lendemain de la guerre de Cent Ans a dû apporter de considérables agrandissements et embellisse-

ments à la demeure des Prélats, notamment sous Jean Bernard, que l'Obituaire de Saint-Gatien qualifie de *locorum archiepiscopatum reparator magnificus*, mais rien ne nous est parvenu de ce temps.

En revanche, la façade de l'Officialité garde toujours un joli présent de la Renaissance tourangelle : la petite tribune extérieure, du haut de laquelle se proclamaient les sentences du Tribunal ecclésiastique. On y voit les armes de l'archevêque Martin de Beaune, fils de l'infortuné argentier de Louise de Savoie.

**

Mais la grande époque du Palais commence avec le pontificat de Bertrand d'Eschaux — conseiller de Louis XIII et ami de l'Abbé de Saint-Cyran — qui eut l'idée d'annexer à l'Archevêché les terrains adjacents au Sud du vieux rempart et enjamber celui-ci par un nouveau corps de logis ouvrant à l'espace ensoleillé les fenêtres de sa principale façade. Le nouveau bâtiment affecte l'allure d'une prestigieuse maison de plaisance de son époque, avec la parfaite symétrie de ses deux pavillons angulaires, en saillie sur la partie centrale avec, dans l'axe, le perron de la porte d'entrée, le tout couronné de hautes toitures en ardoise aux lucarnes et cheminées apparentes, bien encore dans l'esprit de la Renaissance



LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS

Régence
 AMEUBLEMENTS
 TAPISSERIE - DÉCORATION
 70, AV. DE GRAMMONT - TOURS - TÉL. 63-68



M. LOSSKY DANS LE BUREAU DE LA CONSERVATION

des bords de la Loire. On verra que ceci ne sera pas le cas des constructions du siècle suivant.

Du même temps datent l'imposante écurie aux salies voûtées, au pied de la tour, et sans doute ce mystérieux tunnel souterrain entièrement maçonné sur toute sa longueur de 108 m. (et dont une pierre porte la date de 1642) que l'on a découvert sous le jardin vers la fin du siècle dernier pour le remurer de suite.

Quand vint le XVIII^e siècle, avec ses besoins de représenter, les prélats de Tours se sont sentis à l'étroit dans la maison de Bertrand des Eschaux. Elle leur sembla juste bonne pour servir d'aile latérale à leur demeure et à en loger l'escalier d'honneur. Le nouveau palais fut un moment projeté (à ce que nous en renseignent des plans aux Archives Départementales), de façon que la façade s'étendait dans le sens Nord-Sud, séparant ainsi le jardin de la cour d'honneur. L'aile

édifice quelques substructures anciennes, notamment une orangerie voûtée aux colonnes de bon aloi servant au même usage jusqu'à nos jours.

Les travaux furent menés de 1767 à 1774, à la fin de l'épiscopat de Mgr Rousset de Fleury, petit neveu du Cardinal-Ministre de Louis XV et continués sous Mgr de Conzié, dernier archevêque de l'Ancien Régime. Nous ne saurions en donner une meilleure description succincte que celle que feu notre maître Paul Vitry inséra dans son catalogue du Musée de Tours (1).

« La façade, orientée cette fois au Midi, est très simple, couronnée d'une balustrade derrière laquelle se dissimule un comble bas. L'avant-corps central est seul décoré d'un balcon et d'un fronton où devaient s'inscrire les armes de l'archevêque. A l'intérieur, le bâtiment double en profondeur comprenait, au bel étage, une grande salle synodale qui touche à l'ancien corps de

série de pièces moins amples s'éclaire au Nord vers la cathédrale, ainsi qu'un escalier monumental garni d'une belle rampe en fer forgé digne d'être comparée aux plus beaux travaux du même genre que renferment les édifices tourangeaux, le Palais du Commerce, par exemple. A l'exception de la salle synodale et du dernier salon à l'opposite qui ont conservé quelques fragments de décoration de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, ces appartements n'offrent malheureusement plus rien du décor somptueux qui dut les enrichir autrefois et qui disparut quand, à la Révolution, l'archevêché reçut diverses affectations dont nous parlerons tout à l'heure. »

« Avant 1789, du reste, le palais se compléta par l'entrée monumentale, avec son hémicycle majestueux, ses pavillons et ses communs qui remplacèrent les anciennes dépendances et qui subsistent encore. Quant au por-

à ce moment à l'aide des fragments d'un arc de triomphe que la municipalité de la fin du XVIII^e siècle, par un loyalisme légèrement forcé et malgré la pénurie de ses ressources d'alors, avait essayé d'élever à la gloire de Louis le Grand. L'arc dessiné par Jules Hardouin Mansard, construit par le maçon Baudequin, ne fut jamais achevé et disparut lors du percement de la rue Royale en 1775. »

« En tous cas, qu'il y ait eu plus ou moins de réutilisations, l'ensemble du nouveau portail qui en résulta était d'un style assez composite bien que d'une certaine grandeur. Un couronnement en pierre tendre y fut ajouté, mutilé à la Révolution, puis rétabli au XIX^e siècle ; deux figures allégoriques en mauvais état et sans grand intérêt durent en être retirées. »

C'est également de la période prérévolutionnaire que nous daterions la transformation radicale de la Vieille Officialité qu'un architecte de la génération davidienne a voulu à tout prix convertir au néoclassicisme, en inscrivant dans sa nef rectangulaire un péristyle ionique sur un tracé d'hippodrome et couvrant la salle d'un plafond plat.

La Révolution n'a, heureusement, pas trop détruit, ni le XIX^e siècle trop reconstruit dans les bâtiments de l'Archevêché, de la sorte que leur ensemble nous est parvenu en toute sa majestueuse harmonie. Gardons-nous d'oublier l'apport de la nature et de ne pas rendre hommage aux « nobles perspectives des parterres, restitués dans leur dessin à la française, peuplés d'arbres vénérables comme les célèbres orangers dont quelques-uns remontent, paraît-il, au XVII^e siècle et comme le magnifique cèdre de la cour d'honneur, lui-même aussi plus que séculaire. »

(A suivre)

des bords de la Loire. On verra que ceci ne sera pas le cas des constructions du siècle suivant.

Du même temps datent l'imposante écurie aux salies voûtées au pied de la tour, et sans doute ce mystérieux tunnel souterrain entièrement maçonné sur toute sa longueur de 108 m. (et dont une pierre porte la date de 1642) que l'on a découvert sous le jardin vers la fin du siècle dernier pour le remurer de suite.

Quand vint le XVIII^e siècle, avec ses besoins de représenter, les prélats de Tours se sont sentis à l'étroit dans la maison de Bertrand des Eschaux. Elle leur sembla juste bonne pour servir d'aile latérale à leur demeure et à en loger l'escalier d'honneur. Le nouveau palais fut un moment projeté (à ce que nous en renseignent des plans aux Archives Départementales), de façon que la façade s'étendait dans le sens Nord-Sud, séparant ainsi le jardin de la cour d'honneur. L'aile méridionale en aurait été le commun toujours existant élevé face-à-face, probablement vers le début du siècle pour abriter des remises et un ou deux logements d'officiers de la Maison.

Ce nouveau corps de logis princier, on finit par le juxtaposer à l'ancien, façade légèrement en saillie mais continuant dans le même sens Ouest-Est. Peut-être une raison d'économie présida-t-elle à ce changement du projet, car il semble bien que l'on ait réutilisé pour le nouvel

édifice quelques substructures anciennes, notamment une orangerie voûtée aux colonnes de bon aloi servant au même usage jusqu'à nos jours.

Les travaux furent menés de 1767 à 1774, à la fin de l'épiscopat de Mgr Rousset de Fleury, petit neveu du Cardinal-Ministre de Louis XV et continués sous Mgr de Conzié, dernier archevêque de l'Ancien Régime. Nous ne saurions en donner une meilleure description succincte que celle que feu notre maître Paul Vitry inséra dans son catalogue du Musée de Tours (1).

« La façade, orientée cette fois au Midi, est très simple, couronnée d'une balustrade derrière laquelle se dissimule un comble bas. L'avant-corps central est seul décoré d'un balcon et d'un fronton où devaient s'insérer les armes de l'archevêque. A l'intérieur, le bâtiment double en profondeur comprenait, au bel étage, une grande salle synodale qui touche à l'ancien corps de logis et forme une galerie transversale occupant toute l'épaisseur du bâtiment, puis, sur la façade du jardin, quatre grands salons en enfilade qui ont donné asile aux plus belles parties de la collection des peintures. Une

(1) Paris, éd. Laurens, 1911. Ceci est la dernière édition du catalogue de notre Musée. Aurons-nous l'honneur et la satisfaction d'en former la suivante, à un demi-siècle d'intervalle ?

série de pièces moins amples s'éclaire au Nord vers la cathédrale, ainsi qu'un escalier monumental garni d'une belle rampe en fer forgé digne d'être comparée aux plus beaux travaux du même genre que renferment les édifices tourangeaux, le Palais du Commerce, par exemple. A l'exception de la salle synodale et du dernier salon à l'opposite qui ont conservé quelques fragments de décoration de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, ces appartements n'offrent malheureusement plus rien du décor somptueux qui dut les enrichir autrefois et qui disparut quand, à la Révolution, l'archevêché reçut diverses affectations dont nous parlerons tout à l'heure. »

« Avant 1789, du reste, le palais se compléta par l'entrée monumentale, avec son hémicycle majestueux, ses pavillons et ses communs qui remplacèrent les anciennes dépendances et qui subsistent encore. Quant au portail lui-même, une tradition, discutée et en partie fondée seulement, veut qu'il ait été composé

prérévolutionnaire que nous daterions la transformation radicale de la Vieille Officialité qu'un architecte de la génération davidienne a voulu à tout prix convertir au néoclassicisme, en inscrivant dans sa nef rectangulaire un péristyle ionique sur un tracé d'hippodrome et couvrant la salle d'un plafond plat.

La Révolution n'a, heureusement, pas trop détruit, ni le XIX^e siècle trop reconstruit dans les bâtiments de l'Archevêché, de la sorte que leur ensemble nous est parvenu en toute sa majestueuse harmonie. Gardons-nous d'oublier l'apport de la nature et de ne pas rendre hommage aux « nobles perspectives des parterres, restitués dans leur dessin à la française, peuplés d'arbres vénérables comme les célèbres orangers dont quelques-uns remontent, paraît-il, au XVII^e siècle et comme le magnifique cèdre de la cour d'honneur, lui-même aussi plus que séculaire. »

(A suivre)

Boris LOSSKY

Conservateur des Musées de la Ville de Tours.



LA SALLE LOUIS XIV

MESDAMES,

Pour le choix et l'achat d'une fourrure de qualité la femme élégante s'adresse en toute confiance à la

Maison K U F S

FABRICANTS REPUTES

65, Rue Nationale, 65 - TOURS

1) Travaux de M^r. Le Bouthillier
 Musée de la Ville de Tours - 11 rue d'Artois - 36.

L'INSTITUTION DE L'HOMME DANS LA PÉDAGOGIE DE RABELAIS

REVOLTE, REVOLUTION,
REFORME

Rabelais n'est pas un révolutionnaire au sens moderne du mot. Pour être un révolutionnaire, il faut sentir en soi la conscience aliénée d'une classe sociale; société implique politique et religion. Rabelais ne pouvait être un révolutionnaire avant que la conscience de classe ne fût éveillée et ne se représentât de façon claire la question sociale comme problème, c'est-à-dire comme obstacle jeté sur la route et qu'on ne peut contourner; or, une vision vulgaire de l'histoire des idées ferait de Rabelais un précurseur du mouvement révolutionnaire, parce qu'il a éveillé la conscience critique et s'est libéré de tous les prestiges qui sont le soutien des grandeurs d'établissement et inhibent l'action humaine. Mais cette vision restreint la portée de l'œuvre de Rabelais; en fait la conception de l'homme qui se dégage de l'œuvre de Rabelais ne peut accepter de voir dans l'existence des classes le centre d'unité de tous les problèmes humains. C'est l'humanisme révolutionnaire qui restreint la définition de l'homme proposée par Rabelais, non l'humanisme de Rabelais qui est une première esquisse de la pensée révolutionnaire. Rabelais n'est pas davantage un conservateur politique qui tenterait d'assoupir par une vision esthétique de l'existence les mouvements de révolte qui naissent dans l'âme humaine.

Rabelais est un réformateur, c'est-à-dire un homme qui est au-delà du conservatisme ou du désir de révolution, et qui les repousse comme deux aspects de la facilité et de la fausseté. Platon, son modèle, a pu être pris tantôt comme modèle de penseur révolutionnaire, qui brise, pour construire sa cité idéale (cette rigoureuse cité « sans frottement » ajustée comme une

chez Rabelais, n'accepte pas cette réduction, c'est à la pédagogie, comme moyen de construction de l'homme, que se trouve confié le rôle essentiel. C'est elle qui recèle les valeurs.

PEDAGOGIE MANIFESTE ET PEDAGOGIE IMPLICITE LA SOURCE PLATONICIENNE

Cette pédagogie, instrument premier de la réforme constructive de l'homme, a pour but d'instituer l'homme, de le faire exister, de l'inciter à réaliser son état d'entéléchie, c'est-à-dire de parfait achèvement. Elle existe sous forme manifeste et sous forme implicite. Il n'est presque plus besoin de parler aujourd'hui de la pédagogie manifeste de Rabelais, tant on l'a étudiée et célébrée, tantôt pour mieux comprendre « l'esprit de la Renaissance », tantôt pour chercher des ancêtres prestigieux à des expériences modernes, qui sont plus initiatrices que constructives lorsqu'elles recherchent des parangons illustres. Mais la pédagogie implicite est à la fois beaucoup moins sensible et beaucoup plus profonde. Elle n'est plus seulement un art de conduire les enfants, mais une méthode pour faire l'homme, et pour maintenir l'homme adulte en son état d'humanité tout au long de sa vie. Elle utilise comme unique moyen le paradigme du héros, vu à travers le grandissement épique de l'action, et autour duquel le monde s'organise. Socrate était celui qui pouvait boire le plus sans être jamais ivre, qui marchait sans chaussures dans la neige, et qui savait sauver son ami

PAR

M. Gilbert SIMONDON

Professeur à l'Institut des Lettres de Tours

leurs les plus précieuses. La sagesse consiste à se connaître soi-même, mais il y a de l'héroïsme à vivre selon cette connaissance, car elle démystifie la relation sociale. Et il se trouve toujours un Aristophane pour alarmer le public en dénonçant l'adorateur des Nuées. Ce n'est pas sans raison que le même Aristophane assimile Socrate aux Sophistes: car la sophistique est la plus forte entreprise ancienne de démystification ou critique des opinions collectives faussées par des préjugés. Elle traite l'homme comme un jeune lion que son dompteur fait grandir dans les chaînes, et qui, n'ayant jamais senti sa force se développer, ne saura jamais, après, lorsqu'il sera devenu adulte, en faire usage, parce qu'il ignore sa nature véritable.

LA SOURCE ARISTOTELICIENNE NATURE ET ADOLESCENCE

On comprend mieux la pédagogie implicite de Rabelais lorsqu'on ajoute à la source platonicienne la méditation sur les tendances et les instincts que l'apport de l'aristotélisme médiéval proposait à ce médecin lettré. L'humanisme platonicien se charge chez Rabelais d'un biologisme large, plein de puissance et de noblesse. A la requête socratique d'intériorité qui cherche les dieux cachés sous l'écorce, vient se superposer l'idée, beaucoup moins nette chez Platon, d'une nature. Tandis que l'homme est pour Platon une réalité structurale dont l'analogie agrandie se voit dans la cité, l'homme est pour Rabelais une réalité dynamique, un être en devenir; et le sens de

et dans l'adulte. Seule l'adolescence n'est pas un état mais un devenir. Son vouloir est principe non de possession mais de mouvement: le vouloir de l'adolescent est une aspiration. Rabelais va ainsi plus loin que le principe aristotélicien de l'entéléchie comme coïncidence de la matière et de la forme. La nature n'est pas seulement la nature de chaque être, qui le définit comme parfait lorsqu'il a accompli sa nature. Le mouvement de croissance n'est pas seulement tendance vers l'état d'entéléchie. La nature, chez Rabelais, n'est pas seulement la nature de chaque individu. Elle est nature de l'espèce et nature du monde. Par ce mouvement, chaque être individuel participe au mouvement de l'ensemble. Toutes les forces naturelles ont chez Rabelais une résonance cosmique, depuis les plus vulgaires comme ce vouloir-vivre primitif dont Messer Gaster est le symbole, jusqu'à cette aspiration vers la puissance, cette liaison au monde, cette humanisation du monde par la découverte des sources d'énergie que symbolise le Pantagruélion. Il n'est pas de pédagogie réelle sans une foi en l'homme, en l'avenir de l'homme. Un des plus beaux textes de la Renaissance est cet éloge du Pantagruélion, de cette herbe de chanvre qui, ouvragée par l'homme, devient la voile, prise par la force du vent, et qui pousse l'homme à travers l'espace, vers l'inconnu des rivages nouveaux. Ce texte n'est pas seulement beau parce qu'il est prophétique; il est prophétique parce qu'il exprime une conviction profonde, il donne un sens à l'institution de l'homme.

RABELAIS ET DESCARTES DOUTE METHODIQUE ET PEDAGOGIE DE L'ADULTE

A partir de cette large conception de la pédagogie s'est dévelop-

L'histoire des idées ferait de Rabelais un précurseur du mouvement révolutionnaire, parce qu'il a éveillé la conscience critique et s'est libéré de tous les prestiges qui sont le soutien des grandeurs d'établissement et inhibent l'action humaine. Mais cette vision restreint la portée de l'œuvre de Rabelais ; en fait la conception de l'homme qui se dégage de l'œuvre de Rabelais ne peut accepter de voir dans l'existence des classes le centre d'unité de tous les problèmes humains. C'est l'humanisme révolutionnaire qui restreint la définition de l'homme proposée par Rabelais, non l'humanisme de Rabelais qui est une première esquisse de la pensée révolutionnaire. Rabelais n'est pas davantage un conservateur politique qui tenterait d'assoupir par une vision esthétique de l'existence les mouvements de révolte qui naissent dans l'âme humaine.

Rabelais est un réformateur, c'est-à-dire un homme qui est au-delà du conservatisme ou du désir de révolution, et qui les repousse comme deux aspects de la facilité et de la fausseté. Platon, son modèle, a pu être pris tantôt comme modèle de penseur révolutionnaire, qui brise, pour construire sa cité idéale (cette rigoureuse cité « sans frottement » ajustée comme une machine construite par un mathématicien et où le jeu est nul), tous les mythes sociaux et toutes les habitudes morales, exigeant par exemple la communauté des femmes. Il a pu être pris aussi comme modèle du conservateur, exigeant l'absolue stabilité des lois et la fixité des formes sociales. C'est que ni les révolutionnaires ni les conservateurs ne pensent leur doctrine ; ils restent dans la mythologie de l'opinion, et traitent toujours l'homme comme un moyen, moyen pour la société sous forme de classe ou pour l'humanité sous forme d'institutions. Or, lorsque la pensée, aussi bien chez Platon que

LA SOURCE PLATONICENNE

Cette pédagogie, instrument premier de la réforme constructive de l'homme, a pour but d'instituer l'homme, de le faire exister, de l'inciter à réaliser son état d'entéléchie, c'est-à-dire de parfait achèvement. Elle existe sous forme manifeste et sous forme implicite. Il n'est presque plus besoin de parler aujourd'hui de la pédagogie manifeste de Rabelais, tant on l'a étudiée et célébrée, tantôt pour mieux comprendre « l'esprit de la Renaissance », tantôt pour chercher des ancêtres prestigieux à des expériences modernes, qui sont plus initiatrices que constructives lorsqu'elles recherchent des parangons illustres. Mais la pédagogie implicite est à la fois beaucoup moins sensible et beaucoup plus profonde. Elle n'est plus seulement un art de conduire les enfants, mais une méthode pour faire l'homme, et pour maintenir l'homme adulte en son état d'humanité tout au long de sa vie. Elle utilise comme unique moyen le paradigme du héros, vu à travers le grandissement épique de l'action, et autour duquel le monde s'organise. Socrate était celui qui pouvait boire le plus sans être jamais ivre, qui marchait sans chaussures dans la neige, et qui savait sauver son ami au milieu de la bataille. Seul son « daimôn » inhibait son action. Même sa mort fut volontaire, acceptée par lui, car il aurait pu fuir. Elle est un acte. Socrate est l'homme qui se possède entièrement et qui vit selon ses valeurs. Son pouvoir est au-dessus du pouvoir naturel des hommes, et pourtant il n'a rien de magique. Sa richesse et sa force sont intérieures, immanentes et non transcendantes. Socrate est semblable à ces grossières statues de Silène qui renfermaient les images précieuses des Dieux. Le trésor est à la portée de l'homme, au-dedans de lui. Sous l'enveloppe grossière sont les va-

aux Sophistes : car la sophistique est la plus forte entreprise ancienne de démythification ou critique des opinions collectives faussées par des préjugés. Elle traite l'homme comme un jeune lion que son drapeau fait grandir dans les chaînes, et qui, n'ayant jamais senti sa force se développer, ne saura jamais, après, lorsqu'il sera devenu adulte, en faire usage, parce qu'il ignore sa nature véritable.

LA SOURCE ARISTOTELICIENNE NATURE ET ADOLESCENCE

On comprend mieux la pédagogie implicite de Rabelais lorsqu'on ajoute à la source platonicienne la méditation sur les tendances et les instincts que l'apport de l'aristotélisme médiéval proposait à ce médecin lettré. L'humanisme platonicien se charge chez Rabelais d'un biologisme large, plein de puissance et de noblesse. A la requête socratique d'intériorité qui cherche les dieux cachés sous l'écorce, vient se superposer l'idée, beaucoup moins nette chez Platon, d'une nature. Tandis que l'homme est pour Platon une réalité structurale dont l'analogie agrandi se voit dans la cité, l'homme est pour Rabelais une réalité dynamique, un être en devenir ; et le sens de ce devenir est de tendre vers l'entéléchie. Si par enfant il faut entendre un être en devenir, alors il faut dire que l'homme est toujours enfant. La pédagogie s'applique à l'adulte comme à l'enfant. L'enfant lui-même défini maintenant en termes dynamiques, est un adulte virtuel ; il est homme, comme l'adulte. Et l'adulte retrouve son dynamisme dès que les inhibitions sociales se font moins paralysantes : il reprend sa croissance, selon la nature, c'est-à-dire selon sa nature. Le sens de la formule « Fay ce que voudras » apparaît alors dans toute sa noblesse. Car il ne s'applique pas à l'enfance, ni à l'âge adulte. Le vouloir de l'enfant est un désir, et celui de l'adulte une fantaisie. Ce vouloir est celui de l'adolescent. Les Thélémites sont des adolescents. La pédagogie symbolique de Rabelais, exprimée dans la description de l'Abbaye de Thélème, a choisi l'adolescent comme modèle parce que, pour Rabelais, tout homme doit être adolescent. Il y a quelque chose de statique dans l'enfant

est nature de chaque individu. Elle est nature de l'espèce et nature du monde. Par ce mouvement, chaque être individuel participe au mouvement de l'ensemble. Toutes les forces naturelles ont chez Rabelais une résonance cosmique, depuis les plus vulgaires comme ce vouloir-vivre primitif dont Messer Gaster est le symbole, jusqu'à cette aspiration vers la puissance, cette liaison au monde, cette humanisation du monde par la découverte des sources d'énergie que symbolise le Pantagruélion. Il n'est pas de pédagogie réelle sans une foi en l'homme, en l'avenir de l'homme. Un des plus beaux textes de la Renaissance est cet éloge du Pantagruélion, de cette herbe de chanvre qui, cultivée par l'homme, devient la voile, prise par la force du vent, et qui pousse l'homme à travers l'espace, vers l'inconnu des rivages nouveaux. Ce texte n'est pas seulement beau parce qu'il est prophétique ; il est prophétique parce qu'il exprime une conviction profonde, il donne un sens à l'institution de l'homme.

RABELAIS ET DESCARTES DOUTE METHODIQUE ET PEDAGOGIE DE L'ADULTE

A partir de cette large conception de la pédagogie s'est développée la pensée des siècles suivants. Descartes a haussé la pédagogie au niveau d'une méthode philosophique. Comme Rabelais, il rejette la scolastique. La vraie pédagogie est un travail non de l'homme sur l'enfant, mais de l'homme sur l'homme, et de chacun sur soi-même. On ne peut recevoir la vérité. On ne peut que la découvrir en soi-même par le doute méthodique qui précède l'épreuve réflexive du Cogito. Un des plus grands regrets de Descartes était d'avoir été enfant avant que d'être homme. Chaque être est à lui-même son propre pédagogue, parce qu'il possède le « bon sens ». Au début du « Discours de la Méthode », Descartes est bien près de reprocher à ses maîtres de l'avoir rendu « tout resveux et rassoté ». Parvenu à l'état adulte, il se propose de refaire de fond en comble son opinion, de rebâtir tout l'édifice de ses notions « en ajustant toutes ses opinions au niveau de la raison ». Comme Rabelais, il entreprend de reconstruire l'homme

LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE

35, Rue de la Scellerie - TOURS — Tél. 46-01

Toutes les formes et tous les aspects
de la production littéraire

EDITIONS ETRANGERES



FORCE ET ADRESSE

La pédagogie de Rabelais fait une large part aux exercices physiques. Chaque jour, Gargantua s'entraînait avec « un jeune gentilhomme de Touraine, nommé l'écuyer Gymnaste, lequel lui montrait l'art de chevalerie ». On s'exerçait, en particulier, à manier « l'épée à deux mains ».

parce qu'il a une foi immense dans l'avenir ; il pense que quelques années suffiront à la médecine pour donner à l'homme le moyen d'éviter la mort ; il veut que par la science rigoureuse l'homme devienne comme « maître et possesseur de la nature ». Et sa morale « par provision » — cette morale de l'être virtuel, de l'adolescent qu'est tout philosophe recherchant la sagesse, comporte un accent d'héroïsme qui fait songer au « Fay ce que voudras ». La sagesse définitive ne pouvant être fondée que sur la science, et la science étant inachevée, comme la vie « ne souffre point de délai », il faut des normes pour agir. C'est ici qu'apparaît la générosité cartésienne ; l'homme ne pouvant avoir une règle d'action fondée sur la connaissance certaine, puisque l'Anthropologie est encore incomplète, prend pour règle d'action la fidélité à la décision prise. La morale provisoire serait sans fondement si l'acte n'était pas à lui-même sa propre norme. La maxime de cette morale serait « Fais ce que tu as voulu ». Car le vouloir est créateur : il institue sa propre légitimité.

RABELAIS ET MONTAIGNE

La tradition veut que le véritable héritier de Rabelais soit Mon-

taigne faut flatter l'enfant en s'adressant à ce qu'il y a de plus enfantin en lui. Une telle pédagogie n'est qu'une reprise des méthodes traditionnelles misérablement enjolivées.

SENS DE LA PEDAGOGIE ET RECHERCHES D'AUJOURD'HUI

En un temps où la réflexion pédagogique a trouvé une place officielle dans les grandeurs d'établissement, et où la fonction réformatrice est installée dans les institutions, nous voudrions proposer à ceux qui ont pour tâche de définir une « orthodoxie » des méthodes d'enseignement cette réflexion sur la portée de la pédagogie de Rabelais. Nous voudrions qu'ils comprennent qu'on ne peut définir une « pédagogie pour la pédagogie », parce que l'enfant n'est pas un être substantiel. L'enfant n'existe pas. Ce serait une infortune que la pédagogie aboutisse à créer un artefacte qui serait « l'enfant pédagogique » comparable à « l'homo aeconomicus ».

Toute pédagogie est grosse d'une conception de l'homme et d'une foi dans la destinée de l'humanité. Elle est un moyen de construction. Elle doit être philosophique et réflexive. Elle ne peut rester une technique, car son objet est l'enfant, mais son but est l'homme. Comprendre le sens de la pensée

DISQUES

Patachou vient d'obtenir un prix de l'Académie du Disque pour sa chanson **La Chasse aux Papillons**. C'est un très bon choix. Partie pour la gloire sous des auspices assez détestables (Chevalier est un excellent chanteur, mais d'une vulgarité foncière évidente), Patachou a montré, malgré ce parrainage, une intelligence de plus en plus subtile, un tact de plus en plus affiné. L'heure n'est plus à couper les cravates, mais à se retrouver devant son cœur et devant son art. L'aventure artistique de Patachou est chose courageuse, et mieux encore : noble.

Veut-on saisir la différence qui sépare un chanteur virtuose, sûr de lui jusqu'à la perfection quasi mécanique, et cette artiste que tourmente le démon du devenir, il faut entendre successivement les **Premiers pas** chantés par Yves Montand (Odéon, 282 867) et la même chanson interprétée par Patachou (Philips N 72 175 H). Montand est agaçant de charme et de puissance et tend vers le robot que pourrait construire un Ducrocq. A force d'art, le voilà déjà hors de l'art, façonné pour la surproduction à laquelle, manifestement, il cède. Patachou se cherche toujours. Elle garde miraculeusement la fraîcheur d'une émotion de débutante. C'est qu'elle débute sans cesse et se renouvelle à chaque chanson.

Ceux qui aiment — et c'est un régal — comparer les styles de deux orchestres s'attaquant aux mêmes œuvres, pourront confronter les deux interprétations de **Aïda**, le populaire opéra de Verdi, que viennent d'enregistrer coup sur coup Cetra-Soria et Decca. La première firme a demandé le concours de l'orchestre et des chœurs de la radio italienne sous la direction de Vittorio Gui, avec Catarina Mancini dans le rôle d'Aïda. Quant à Decca, elle s'est adressée au fameux orchestre et aux chœurs de l'Académie Santa Cecilia de Rome sous la direction d'Alberto Ereda avec Renata Tebaldi dans le rôle d'Aïda.

Pour un peu on parodierait le sonnet du juge courtois : « l'un est sans doute mieux chanté... mais je

fait un sort injuste (nous voulons dire privilégié) à certains passages, surtout à l'air : « O céleste Aïda ». C'est oublier que **Aïda** se situe, dans l'évolution de Verdi, à la phase de modération qu'avait inaugurée, quatre ans plus tôt, **Don Carlos**.

On parle en général des neuf symphonies de Beethoven. Il serait, semble-t-il, plus exact d'en compter dix au total, en ajoutant la **Symphonie en ut majeur**, qui fut découverte en 1909 au « Collegium Musicum » d'Éna. Des critiques de premier plan n'ont pas hésité à l'attribuer à Beethoven et les arguments sur lesquels leur conviction s'appuie paraissent suffisamment sérieux pour justifier cette attribution.

La Symphonie en ut majeur, appelée encore Symphonie d'Éna, vient d'être éditée dans un enregistrement de la Société des Auditeurs, sous la direction de M. Louis Saguer (Ducretet-Thomson, Selmer L.P.G. 8 327). C'est au moins



RUE DU COMMERCE
TÉLÉPH. 62-87 TOURS

DISQUES - RADIO
Sonorisations salles et voitures
Location ampli et disques

une importante curiosité musicale que les amis du maître de Bonn devraient connaître, ne serait-ce qu'à ce titre. L'autre face du disque offre la **Fantaisie pour piano, chœurs et orchestres**, de Beethoven encore, par l'orchestre de Radio Berlin.

Bien qu'il s'agisse de bandes sonores (16.000 mètres !) et non, à proprement parler, de disques, je crois devoir signaler ici un article fort intéressant publié par la « Revue du Son » (novembre) sur les

l'avoir; il pense que quelques années suffiront à la médecine pour donner à l'homme le moyen d'éviter la mort; il veut que par la science rigoureuse l'homme devienne comme « maître et possesseur de la nature ». Et sa morale « par provision » — cette morale de l'être virtuel, de l'adolescent qu'est tout philosophe recherchant la sagesse, comporte un accent d'héroïsme qui fait songer au « Fay ce que voudras ». La sagesse définitive ne pouvant être fondée que sur la science, et la science étant inachevée, comme la vie « ne souffre point de délai », il faut des normes pour agir. C'est ici qu'apparaît la générosité cartésienne; l'homme ne pouvant avoir une règle d'action fondée sur la connaissance certaine, puisque l'Anthropologie est encore incomplète, prend pour règle d'action la fidélité à la décision prise. La morale provisoire serait sans fondement si l'acte n'était pas à lui-même sa propre norme. La maxime de cette morale serait « Fais ce que tu as voulu ». Car le vouloir est créateur: il institue sa propre légitimité.

RABELAIS ET MONTAIGNE

La tradition veut que le véritable héritier de Rabelais soit Montaigne, parce que Montaigne a traité des méthodes pédagogiques; mais il n'est rien de moins conforme à la pensée de Rabelais que cette opposition facile et factice entre la tête bien faite et la tête bien pleine, entre la culture véritable et les sciences que l'on nomme sciences d'érudition. Le seul élément conforme à la pensée de Rabelais chez Montaigne est la volonté de démythification; mais le but de cette démythification est déjà oublié; elle est à l'usage du bonheur individuel; elle ne remplace pas le mythe par la science comme chez Rabelais ou chez Descartes. Le véritable héritier de Rabelais est Descartes, non Montaigne. Montaigne est défini comme une pédagogie pour l'enfant en tant qu'enfant, comme s'il était un être à part, ne faisant pas partie de la même espèce que l'homme adulte. Cette pédagogie pour un monde enfantin fermé, privé de son dynamisme qui le porte vers l'état adulte, ne peut se comprendre que dans un esthétisme décadent, où il

à ce qu'il y a de plus enfantin en lui. Une telle pédagogie n'est qu'une reprise des méthodes traditionnelles misérablement enjolivées.

SENS DE LA PÉDAGOGIE ET RECHERCHES D'AUJOURD'HUI

En un temps où la réflexion pédagogique a trouvé une place officielle dans les grandeurs d'établissement, et où la fonction réformatrice est installée dans les institutions, nous voudrions proposer à ceux qui ont pour tâche de définir une « orthodoxie » des méthodes d'enseignement cette réflexion sur la portée de la pédagogie de Rabelais. Nous voudrions qu'ils comprennent qu'on ne peut définir une « pédagogie pour la pédagogie », parce que l'enfant n'est pas un être substantiel. L'enfant n'existe pas. Ce serait une infortune que la pédagogie aboutisse à créer un artefact qui serait « l'enfant pédagogique » comparable à « l'homo aeconomicus ».

Toute pédagogie est grosse d'une conception de l'homme et d'une foi dans la destinée de l'humanité. Elle est un moyen de construction. Elle doit être philosophique et réflexive. Elle ne peut rester une technique, car son objet est l'enfant, mais son but est l'homme. Comprendre le sens de la pensée de Rabelais, c'est continuer son œuvre; si Rabelais est un précurseur, c'est dans sa postulation d'une connaissance unitaire de l'homme comme être dynamique. On trouve chez ce médecin philosophe des intuitions qui font pressentir la psychanalyse approfondie (en particulier dans le passage où il cite Platon pour montrer que la femme qui n'a pas engendré est tout à coup mordue par un monstre intérieur qui change sa conduite) et font de lui le premier des caractérologues modernes. Une anthropologie sans scepticisme, une connaissance objective sans relativisme, une science sans scientisme, une universalité encyclopédique sans dispersion dans les spécialités, tels sont les fondements, présents chez Rabelais, d'une pédagogie sans puérilité.

Gilbert SIMONDON

Professeur

à l'Institut des Lettres de Tours

première pas chaises par Yves Montand (Odéon, 282 867) et la même chanson interprétée par Patachou (Philips N 72 175 H). Montand est agaçant de charme et de puissance et tend vers le robot que pourrait construire un Ducrocq. A force d'art, le voilà déjà hors de l'art, façonné pour la surproduction à laquelle, manifestement, il cède. Patachou se cherche toujours. Elle garde miraculeusement la fraîcheur d'une émotion de débutante. C'est qu'elle débute sans cesse et se renouvelle à chaque chanson.

Ceux qui aiment — et c'est un régal — comparer les styles de deux orchestres s'attaquant aux mêmes œuvres, pourront confronter les deux interprétations de *Aïda*, le populaire opéra de Verdi, que viennent d'enregistrer coup sur coup Cetra-Soria et Decca. La première firme a demandé le concours de l'orchestre et des chœurs de la radio italienne sous la direction de Vittorio Gui, avec Catarina Mancini dans le rôle d'Aïda. Quant à Decca, elle s'est adressée au fameux orchestre et aux chœurs de l'Académie Santa Cecilia de Rome sous la direction d'Alberto Ereda avec Renata Tebaldi dans le rôle d'Aïda.

Pour un peu on parodierait le sonnet du juge courtois: « l'un est sans doute mieux chanté... mais je voudrais avoir fait l'autre ». Decca a pu se permettre une modération et une transparence que les mauvaises habitudes de la radio n'ont pas données à l'interprétation Cetra. Les amateurs de « bel canto » préféreront les chanteurs et les musiciens de la radio. Pour nous, Renata Tebaldi et son partenaire Ebe Stignani éclipsent tout.

Une petite tache dans Decca. Mario del Monaco (Radamès) a

vient d'être éditée dans un enregistrement de la Société des Auteurs, sous la direction de M. Louis Sagner (Ducretet-Thomson, Selmer L.P.G. 8 327). C'est au moins



Rue du Commerce
TÉLÉPH. 62-87 TOURS

DISQUES - RADIO
Sonorisations salles et voitures
Location ampli et disques

une importante curiosité musicale que les amis du maître de Bonn devraient connaître, ne serait-ce qu'à ce titre L'autre face du disque offre la **Fantaisie pour piano, chœurs et orchestres**, de Beethoven encore, par l'orchestre de Radio Berlin.

Bien qu'il s'agisse de bandes sonores (16.000 mètres!) et non, à proprement parler, de disques, je crois devoir signaler ici un article fort intéressant publié par la « Revue du Son » (novembre) sur les problèmes techniques liés à la réalisation du spectacle: « Au temps des dames de Chenonceaux ». Cet exposé intelligent et précis s'achève par ces lignes: « Un spectacle de cette valeur constitue la plus valable des initiations à la culture et à l'art français et sert hautement le prestige de notre industrie nationale. »

Pierre LILLE

La Maison POTIER

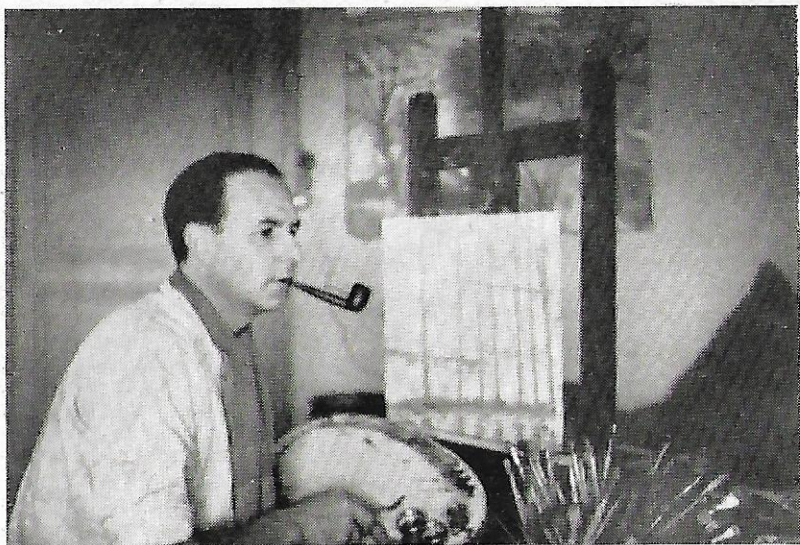
CHAUFFAGE - PLOMBERIE

est transférée

73, rue Bernard-Palissy - TOURS

Dans un nouveau cadre vous trouverez un choix très important de
RÉCHAUDS ET CUISINIÈRES A GAZ
DES MEILLEURES MARQUES

— VENTE A CREDIT —



Bernardo YLLA dans son atelier

APRES L'EXPOSITION
DE L'HOTEL MÉTROPOLE

Comment et pourquoi j'ai peint

LES CHATEAUX ILLUMINÉS

PAR M. BERNARDO YLLA

Lorsque « TOURS-FRANCE » m'a fait l'honneur de me demander d'écrire cet article à la suite de mon exposition à Tours, j'ai eu le très grand plaisir qu'aurait sans doute tout peintre en se disant : « Enfin, cette fois, ce ne sera pas un critique d'art qui parlera de mon œuvre, mais moi-même. »

Je m'aperçois maintenant qu'il est très difficile de parler de soi et de sa peinture.

André Lhote, dans l'atelier duquel j'ai appris les premiers éléments de composition picturale, quand il veut exprimer clairement dans « Peinture d'abord », des vérités essentielles sur la compréhension de l'œuvre d'art, crée pour sa commodité un bien sympathique et naïf ébéniste, qui lui pose les questions dont il a besoin pour les réponses qu'il souhaite faire. Pourquoi ne ferai-je pas comme lui, en me donnant l'interlocuteur idéal qui me permettra de m'expliquer ? Ce sera d'ailleurs un critique — quelle iro-

On peut différer d'avis sur le talent d'un peintre... A tout prendre même, les divergences de jugements sont plus utiles aux artistes qu'une banale unanimité. La récente exposition de notre ami Bernardo Ylla, dans les salons de l'Hôtel Métropole à Tours, aura provoqué des appréciations diverses qui attestent la vitalité de la critique d'art en Touraine. Aimablement, cordialement, Bernardo Ylla s'explique avec ses juges dans les belles pages inédites que nous sommes heureux de publier ici. Entre ceux qui parient — comme nous — pour le génie de Bernardo Ylla, et ceux qui se défont des innovations quelquefois surprenantes, un fécond débat est ouvert. Au dossier de ce débat, l'opinion de l'artiste apporte une pièce d'un vif intérêt.

les vibrations lumineuses du lac où se reflétaient les lumières de la ville. A Paris, j'ai essayé de traduire le feu d'artifice nocturne de la place Pigalle. Mais je ne veux pas écrire ici un répertoire de mes études. Pourquoi parlez-vous de genre nouveau de peinture ? Ce n'est pas la première fois qu'un tableau est éclairé par une autre lumière que celle du jour ; il y a eu la bougie de Georges de La Tour et le clair de lune où vibrent les copies de Van Gogh, pour ne citer

seulement une création de l'esprit. Sans l'intervention de l'intelligence et de la volonté, je ne pourrais faire que la représentation de ce qui m'a ému, mais il est également vrai de dire que, sans l'émotion, je ne ferais sans doute qu'une froide démonstration de ma technique et de mon métier. Comment n'aurais-je pas été profondément ému par ces merveilleuses demeures surgies de l'ombre ? Le premier choc visuel m'a été donné par Amboise et sa plaque d'or et de nuit, puis l'ai vu

que fois, tout est remis en jeu et que l'artiste se sent presque aussi inquiet et aussi neuf devant son dernier tableau que devant son premier. Je pense même qu'il l'est souvent beaucoup plus.

— Les peintres, en général, refusent le sujet « tout fait », le spectacle tout préparé. Un peintre français dont j'ai oublié le nom disait à peu près ceci : « Quand vous avez découvert un paysage admirable où la nature a déjà tout composé, installez votre chevalet puis retournez-vous. Le tableau est sans doute derrière vous là où vous ne l'aviez pas vu. » Ici vous aviez réellement des « spectacles » dont certains même étaient réglés savamment pour le plaisir des yeux, de l'oreille et de l'esprit. N'était-ce pas très difficile que cela devienne de la peinture ?

Lorsque « TOURS-FRANCE » m'a fait l'honneur de me demander d'écrire cet article à la suite de mon exposition à Tours, j'ai eu le très grand plaisir qu'aurait sans doute tout peintre en se disant : « Enfin, cette fois, ce ne sera pas un critique d'art qui parlera de mon œuvre, mais moi-même. »

Je m'aperçois maintenant qu'il est très difficile de parler de soi et de sa peinture.

André Lhote, dans l'atelier duquel j'ai appris les premiers éléments de composition picturale, quand il veut exprimer clairement dans « Peinture d'abord », des vérités essentielles sur la compréhension de l'œuvre d'art, crée pour sa commodité un bien sympathique et naïf ébéniste, qui lui pose les questions dont il a besoin pour les réponses qu'il souhaite faire. Pourquoi ne ferai-je pas comme lui, en me donnant l'interlocuteur idéal qui me permettra de m'expliquer ? Ce sera d'ailleurs une critique — quelle ironie pour moi qui voulais m'en libérer — mais un journaliste parfait qui, au lieu de me fournir des explications et des définitions de moi-même, me les demandera pour éclairer son jugement.

— Pourquoi avez-vous peint les châteaux libuminés? dira mon critique. Etaient-ce vos premières études dans ce genre nouveau de peinture ?

— Non, j'ai toujours été séduit par la nuit, par la mystérieuse et magique transformation qu'elle impose au monde des formes et des couleurs. A Lucerne, j'avais peint

On peut différer d'avis sur le talent d'un peintre... A tout prendre même, les divergences de jugements sont plus utiles aux artistes qu'une banale unanimité. La récente exposition de notre ami Bernardo Ylla, dans les salons de l'Hôtel Métropole à Tours, aura provoqué des appréciations diverses qui attestent la vitalité de la critique d'art en Touraine. Aimablement, cordialement, Bernardo Ylla s'explique avec ses juges dans les belles pages inédites que nous sommes heureux de publier ici. Entre ceux qui parlent — comme nous — pour le génie de Bernardo Ylla, et ceux qui se défient des innovations quelquefois surprenantes, un fécond débat est ouvert. Au dossier de ce débat, l'opinion de l'artiste apporte une pièce d'un vif intérêt.

les vibrations lumineuses du lac où se reflétaient les lumières de la ville. A Paris, j'ai essayé de traduire le feu d'artifice nocturne de la place Pigalle. Mais je ne veux pas écrire ici un répertoire de mes études. Pourquoi parlez-vous de genre nouveau de peinture ? Ce n'est pas la première fois qu'un tableau est éclairé par une autre lumière que celle du jour ; il y a eu la bougie de Georges de La Tour et le clair de lune où vibrent les cyprès de Van Gogh, pour ne citer que deux exemples. D'ailleurs mon ambition n'est pas de créer un genre nouveau et d'ajouter une étiquette à toutes celles dont disposent déjà les critiques pour classer les peintres.

— Pourtant on a parlé à votre propos du début d'une mode nouvelle.

— Laissons la mode aux couturiers qui ont pour mission de la créer. En art ce sont les imitateurs qui la font et cela n'ajoute ni n'enlève rien à la valeur de celui qui semble en être responsable.

— Quelle raison a donc déterminé le choix de ce thème de travail ?

— Mais la plus simple et la plus profonde des raisons, celle qui est à la base de chaque chose nouvelle que j'entreprends, celle qui naît de l'émotion, la sensation, l'étonnement et le ravissement visuel. Pour moi en effet l'art ne saurait être

seulement une création de l'esprit. Sans l'intervention de l'intelligence et de la volonté, je ne pourrais faire que la représentation de ce qui m'a ému, mais il est également vrai de dire que, sans l'émotion, je ne ferais sans doute qu'une froide démonstration de ma technique et de mon métier. Comment n'aurais-je pas été profondément ému par ces merveilleuses demeures surgies de l'ombre ? Le premier choc visuel m'a été donné par Amboise et sa gloire d'or et de nuit, puis j'ai vu Chenonceaux et sa blancheur épurée par la lumière qui le transfigurait. J'ai été séduit par ce jeu du blanc et du noir souvent doublé du reflet jumeau dans l'eau calme, par les façades blanches harmonieusement développées suivant des plans divers, coupées des rectangles d'or ou d'ombre des fenêtres, par les toitures dont l'ardoise sombre se fondait mystérieusement dans le ciel, où fleurissaient les cheminées. J'ai pensé alors qu'il y avait une passionnante et merveilleuse aventure picturale à tenter et j'ai voulu voir tous les châteaux.

— En effet, un tableau est toujours pour le peintre une « aventure » dont il ignore le résultat.

— Je suis heureux de vous entendre dire cela, car trop souvent on accorde un crédit trop flatteur au savoir, à la connaissance des lois d'harmonie constantes qui régissent le tableau quels qu'en soient le sujet et la forme, à la sûreté de la technique, sans savoir que, cha-

que fois, tout est remis en jeu et que l'artiste se sent presque aussi inquiet et aussi neuf devant son dernier tableau que devant son premier. Je pense même qu'il l'est souvent beaucoup plus.

— Les peintres, en général, refusent le sujet « tout fait », le spectacle tout préparé. Un peintre français dont j'ai oublié le nom disait à peu près ceci : « Quand vous avez découvert un paysage admirable où la nature a déjà tout composé, installez votre chevalet puis retournez-vous, le tableau est sans doute derrière vous là où vous ne l'avez pas vu. » Ici vous aviez réellement des « spectacles » dont certains même étaient réglés savamment pour le plaisir des yeux, de l'oreille et de l'esprit. N'était-ce pas très difficile que cela devienne de la peinture ?

— C'est cette difficulté même qui était exaltante. Un public moins averti et moins cultivé que celui de Tours aurait pu penser, au contraire, que ces sujets étaient bien faciles, trop faciles. Personne ne s'y est trompé ; on a compris sans doute que cette séduction, cette poésie, pouvaient conduire aux pires erreurs picturales. Mais je suis très surpris qu'on se soit étonné de me voir choisir un sujet dangereux et difficile. Pour moi, le danger est passionnant et c'est le désir de dominer des sujets dont je pouvais être le prisonnier qui m'a conduit de château en château. Sans cette

POUR TOUT VOTRE
LINGE de MAISON
 Une adresse sérieuse
 UNE MAISON SPECIALISEE
CAPRICIA
 54, Rue de la Scellerie
 (à droite du Théâtre)
 Ouv. lundi ap.-midi. Fac. paiem.

Un bon Instrument de Musique
 s'achète en confiance
 A LA MAISON
J. BELLEGUIC
 6, Rue Michelet - TOURS
 TOUT pour la MUSIQUE et la RADIO
 DISQUES toutes marques

volonté de recherche constante, mon pèlerinage n'eût été que celui d'un touriste ébloui. Certes, il aurait ajouté pour moi une poésie nouvelle à toutes celles de la Touraine où j'ai déjà beaucoup vécu et que j'aime tellement ; mais je n'aurais pas peint si je n'avais trouvé des raisons de peindre.

— Quelles sont donc ces raisons ? Les châteaux éclairés vous ont-ils fourni des éléments nouveaux pour vos recherches ? La nuit contient-elle plus d'enseignements que le jour ?

— Chaque éclairage nouveau transfigure le sujet, qui n'a pas qu'un seul aspect. Pour le peintre la traduction de ces variations nécessite souvent un changement d'écriture, un choix nouveau dans les signes qui lui sont proposés, un œil nouveau aussi pour voir et recréer sur la palette la transformation de la couleur. Et ici, il y avait une transformation extraordinaire. Dans le contraste de la lumière et de la nuit, tous les tons devenaient plus rares et leurs rapports plus subtils. Le mur et l'arbre en réalité ocre et vert, plan vertical et volume arrondi, étaient tout à coup dépouillés de leur apparence, de leur pesanteur, de leur couleur réelle, unis dans le même ton que j'ai vu gris-vert transparent, et, quand je les ai peints, ma main, plus intelligente que mon œil, a composé cependant un mauve sur ma palette, car seule cette nuance en effet était juste. Je ne donne qu'un exemple, mais il m'a fallu sans cesse m'habituer à des harmonies nouvelles, sans cesse discuter les rapports de tons. Plus que d'habitude encore, il fallait « ne rien savoir d'avance ».

— Vous avez parlé d'écriture nouvelle, tous vos tableaux, en effet, s'ils sont unis par le sujet, ne sont pas semblables par l'expression. Certains paraissent beaucoup plus près de la réalité que d'autres.

— Je ne saurais m'exprimer par une forme unique car je n'ai pas toujours la même chose à dire. L'écran de maisons aux formes fantastiques dessinées avec rigueur, derrière lequel s'éclairaient, blanc et or, le Château et la Collégiale de Loches, ne pouvait être point de la même façon que l'adorable dentelle



La place de Montbazon

sens plus proche, dans la forme, de Derain et Oudot par exemple, que de Miro' qui est cependant espagnol.

Il est pourtant certain qu'il y a des traits de caractère particuliers à la race, peut-être le goût assez marqué du magique et du surnaturel, certainement le goût du danger et de la difficulté, l'amour de la recherche passionnée où l'on peut tout gagner, mais aussi tout perdre, et la volonté de trouver la plus personnelle et meilleure expression de soi-même.

Penser que la race provoque inévitablement des incompatibilités me paraît surprenant ; Van Gogh, qui était hollandais, nous a donné les plus belles visions de la Provence ; Gauguin, qui était français, est allé peindre à Tahiti. Je cite volontairement de grands peintres, car on peut penser que plus grand est l'homme, plus marqués sont tous les traits de son caractère et de son tempérament.

Je ne me sens guère étranger dans la douce et belle Touraine, si accueillante. J'en aime tous les as-

pects, l'étonnante limpidité de sa lumière et la douceur de ses harmonies colorées. Son visage d'hiver, que j'ai également peint, m'a aussi ému avec les peupliers droits sur le ciel où s'étirent les nuages et les reflets glacés des eaux envahissantes. Comment n'aurais-je pas eu le désir d'ajouter à toutes ces belles images celles dont les nuits tourangelles se paraient cet été ?

Pour ces fêtes de lumière et de beauté, où j'ai trouvé les thèmes d'un travail qui m'a fait, je l'espère, avancer un peu plus dans le long et difficile chemin de l'art, je remercie le Tourisme Tourangeau, comme je remercie également ceux dont la bienveillance a permis que je puisse circuler et séjourner librement hors des circuits prévus pour les touristes, sans que les gardiens zélés s'inquiètent et me prennent pour un malfaiteur nocturne d'un genre nouveau.

Tours, Automne 1953.

Bernardo YLLA.

NOS ADRESSES

Sormont

HABILLEUR DE CLASSE

Grand Passage - TOURS

GUIMARD Père et Fils

PEINTURE VITRERIE

83, Rue Marceau

T O U R S

Téléphone : 46-37

RADIO-CADET

30 modèles

AMPLIX - CLARVILLE - RADIALVA

16, Rue Giraudeau

PAIEMENT A VOTRE GRE

DUMEN

COUTURE CONFECTION

VETEMENTS Dames - Enfants

Gabardines Hommes

20, pl. de la Résistance, TOURS

PHOTOGRAVURE DE TOURAINE

8, Rue Gambetta

T O U R S

Téléphone : 39-51

CLICHÉS TRAIT ET SIMILI

Noir et Couleurs

CHAUSSURES

BONNE

96, Rue des Halles - TOURS

La Bonne chaussure

c'est la chaussure

BONNE

plus riches et plus subtils. Le mur et l'arbre en réalité ocre et vert, plan vertical et volume arrondi, étaient tout à coup dépouillés de leur apparence, de leur pesanteur, de leur couleur réelle, unis dans le même ton que j'ai vu gris-vert transparent, et, quand je les ai peints, ma main, plus intelligente que mon œil, a composé cependant un mauve sur ma palette, car seule cette nuance en effet était juste. Je ne donne qu'un exemple, mais il m'a fallu sans cesse m'habituer à des harmonies nouvelles, sans cesse discuter les rapports de tons. Plus que d'habitude encore, il fallait « ne rien savoir d'avance ».

— Vous avez parlé d'écriture nouvelle, tous vos tableaux, en effet, s'ils sont unis par le sujet, ne sont pas semblables par l'expression. Certains paraissent beaucoup plus près de la réalité que d'autres.

— Je ne saurais m'exprimer par une forme unique car je n'ai pas toujours la même chose à dire. L'écran de maisons aux formes fantastiques dessinées avec rigueur, derrière lequel s'éclairent, blanc et or, le Château et la Collégiale de Loches, ne pouvait être peint de la même façon que l'aérienne dentelle de la façade de la Cathédrale de Tours. Dans ce choix de sujets très différents, dans ces expressions diverses on pourrait voir, sans doute, de l'hésitation ou de la dispersion. C'est une des nécessités de ma sensibilité, que je ne peux et ne veux enfermer dans les limites d'une tendance ou d'un dogme.

— Cette sensibilité est-elle la conséquence de votre nationalité espagnole ? Pensez-vous enfin que la race puisse déterminer des « incompatibilités » entre certains sujets et vous ?

— Un peintre de quelque nationalité qu'il soit est avant tout un artiste et il me semble que cet « état », fait de dispositions particulières des sens, du cœur et de l'esprit, est assez international. A notre époque, d'autre part, il ne me paraît pas qu'il y ait beaucoup de frontières artistiques entre l'Espagne et la France. Les différences sont surtout individuelles. Je me

sens plus proche, dans la forme, de Derain et Oudot par exemple, que de Miro' qui est cependant espagnol.

Il est pourtant certain qu'il y a des traits de caractère particuliers à la race, peut-être le goût assez marqué du magique et du surnaturel, certainement le goût du danger et de la difficulté, l'amour de la recherche passionnée où l'on peut tout gagner, mais aussi tout perdre, et la volonté de trouver la plus personnelle et meilleure expression de soi-même.

Penser que la race provoque inévitablement des incompatibilités me paraît surprenant ; Van Gogh, qui était hollandais, nous a donné les plus belles visions de la Provence ; Gauguin, qui était français, est allé peindre à Tahiti. Je cite volontairement de grands peintres, car on peut penser que plus grand est l'homme, plus marqués sont tous les traits de son caractère et de son tempérament.

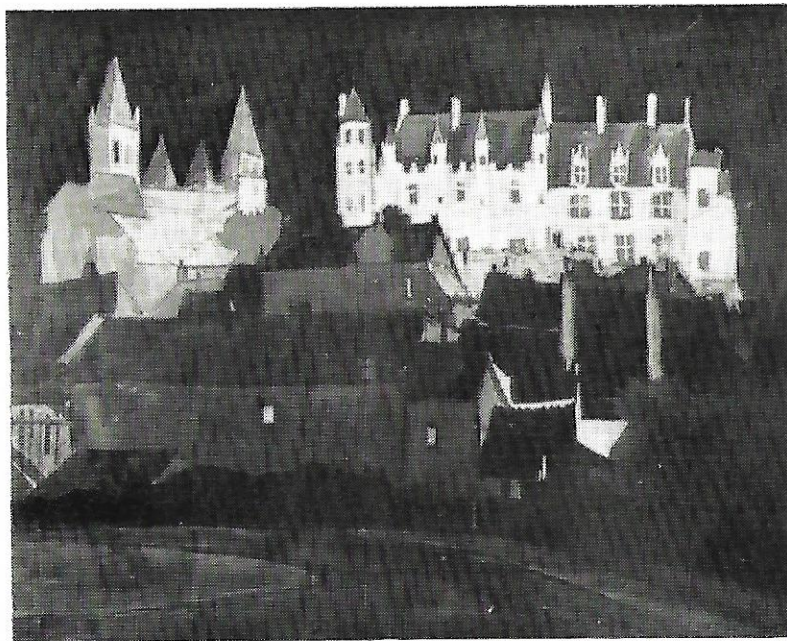
Je ne me sens guère étranger dans la douce et belle Touraine, si accueillante. J'en aime tous les as-

pects, l'étonnante limpidité de sa lumière et la douceur de ses harmonies colorées. Son visage d'hiver, que j'ai également peint, m'a aussi ému avec les peupliers droits sur le ciel où s'étirent les nuages et les reflets glacés des eaux envahissantes. Comment n'aurais-je pas eu le désir d'ajouter à toutes ces belles images celles dont les nuits tourangelles se paraient cet été ?

Pour ces fêtes de lumière et de beauté, où j'ai trouvé les thèmes d'un travail qui m'a fait, je l'espère, avancer un peu plus dans le long et difficile chemin de l'art, je remercie le Tourisme Tourangeau, comme je remercie également ceux dont la bienveillance a permis que je puisse circuler et séjourner librement hors des circuits prévus pour les touristes, sans que les gardiens zélés s'inquiètent et me prennent pour un malfaiteur nocturne d'un genre nouveau.

Tours, Automne 1953.

Bernardo YLLA.



Le château de Loches

PAIEMENT A VOTRE GRE

DUMEN

COUTURE CONFECTION
VETEMENTS Dames - Enfants
Gabardines Hommes
20, pl. de la Résistance, TOURS

PHOTOGRAVURE DE TOURAINE

8, Rue Gambetta
TOURS
Téléphone : 39-51

CLICHÉS TRAIT ET SIMILI
Noir et Couleurs

CHAUSSURES

BONNE

96, Rue des Halles - TOURS

La Bonne chaussure
c'est la chaussure
BONNE

CENTRALTEX

20, Rue Louis-Braille, TOURS

TISSUS - AMEUBLEMENT
COUVERTURES
TOILES A DRAP

PIANOS PHONOS
MUSIQUE DISQUES
LUTHÉRIE T. S. F.

LEVEILLAUT
Fournisseur du Conservatoire
40, Rue Néricault-Destouches
ACCORDS REPARATIONS

L'organisation de TOURS-FRANCE permet d'éditer à des conditions exceptionnelles les travaux littéraires, artistiques et scientifiques nécessitant une impression soignée, une présentation élégante, des clichés précis.

Basketteurs français en Argentine

Par M. Jean SZWIDZINSKI

M. Jean Szwidzinski, trente-deux fois international de basket, premier joueur de France, deuxième d'Europe, porte un nom prestigieux, connu dans le monde entier. Son style de sportif a conquis des milliers de spectateurs. On connaît moins son style d'écrivain, qui reflète si élégamment sa sensibilité et son humour. Le récit qu'il a bien voulu composer pour TOURS-FRANCE sera, pour beaucoup de lecteurs, sportifs ou non, une révélation de haute qualité.

Vraiment, vous tenez à refaire avec moi ce voyage à Buenos-Aires ? J'ai bien peur d'être mauvais cicérone et, tout compte fait, je préférerais shooter 500 coups francs plutôt que coucher noir sur blanc des aventures que seuls la couleur et l'accent sud-américain peuvent parer.

1950, un matin d'octobre bas et froid... Busnel, le sélectionneur national, vient de réunir les stagiaires pour annoncer l'équipe de France participant aux Championnats du monde de basket. La brume de Paris éclate à ces seules syllabes : Buenos-Aires !... Vacheresse, Perrier, Monclar, Dessemme, Guillou, Marcelot, Marsolat, Chaifour sont du voyage avec moi.

D'Orly à Lisbonne, du Portugal à Dakar, l'avion a glissé ; l'Europe est déjà loin et les noirs qui se pressent à l'aéroport sont pleins d'attention pour nous tous. Busnel aura de Dakar un mauvais souvenir : médecin du moral, il s'inquiète de nous entendre parler sans arrêt de cafard... ne traduisez pas comme il le fit par spleen ou bourdon mais bien par insecte énorme (comme le sens des mots varie avec les latitudes) et dangereux.

La tradition maritime du baptême

dans la salle de Luna Park, à une question posée en Espagnol on vous répond en Yougoslave, voire même en Egyptien.

Nos adversaires de la Coupe Mariano de Milan ou du tournoi d'Is-tamboul sont là attablés devant le « Maté », ce maté San-Pampero parti à la conquête du vieux monde à l'occasion de l'exposition de Paris 1937... mais qui s'est perdu corps et biens dans la mer alcoolisée de nos bars, mastroquets et brasseries. Percant la ville, l'avenue « 9 de Julio » laisse parfois les garçons habitués aux « venelles » que sont pour les Sud-Américains nos Champs-Élysées, 160 mètres de large... triomphale artère d'une époque futuriste où s'useront les superlatifs de notre vingtième siècle.

Ma première relation là-bas : Evita et Péron. Le couple idéal tient tous les panneaux sur des kilomètres et des kilomètres et pour les dix-huit millions d'Argentins, l'affiche ne peut se séparer du slogan « PERON CUMPLE, EVITA DIGNIFICA ». Dans la nuit printanière de cet octobre 1950, le pays était porté vers son destin par cette déification que seule la douceur d'une femme remarquable rattachait à la terre on lui évitant

porte des millions d'hommes en proie aux affres quotidiennes, ces « descamisados » qui oublient pourtant leurs misères dès qu'une guitare pleure un tango. La danse, la musique et le sourire d'Evita ont fait plus pour la stabilité d'un système, non encore au point, que la police et les discours.

Comme nous voilà loin de ces championnats du monde de basket. Quelle ambiance ! Cette foule bigarrée, passionnée, violente, va au stade comme l'Espagne court à l'arène. Le soir de la grande finale, vingt mille spectateurs porteront littéralement leur équipe qui enlève le titre en disposant des Etats-Unis, 64-50. Ils mirent le feu aux journaux, dansèrent sur le terrain et échangèrent quelques joyeux directs (que l'on appelle en France, tapes amicales). Notre participation ne fut pas extraordinaire. Vainqueurs de l'Equateur 49-43, du Pérou 49-46 après prolongations, nous fûmes malchanceux et dominés par l'Argentine, l'Egypte, les Etats-Unis et le Brésil. La chaleur et une nourriture trop carnée ne nous réussissaient pas. J'ai failli causer un incident diplomatique en marquant contre l'Egypte un panier capital qui nous aurait permis de gagner 30-20, mais l'arbitre, sans raison,

nous comblent. Nous allons repartir, tirer un trait sur cette page ! Les journaux sentant bon encore l'encre chaude déversaient dans les rues leurs fatras de nouvelles : « Bernard Shaw est mort hier... ». J'ai rapporté ce numéro du 2 novembre, où le vieil humoriste disait lui aussi au revoir à un monde qu'il avait trop griffé pour ne pas l'avoir aimé !

Le retour aurait pu être sans histoire si notre pilote n'allait réaliser pour la première fois sans escale le bond Rio-Dakar ; Rio qui nous avait fêté à sa manière pétaradante et grandiloquente, Dakar qui préférait la rentrée au bercail avec ses enfants noirs rêvant de la Tour Eiffel. Une dernière émotion était réservée à nos familles ; l'avion quittant la ligne normale devait passer par Rome.

Dans la nuit, la radio annonça qu'un appareil s'était écrasé dans les Alpes. Mes amis de l'A.S.P.O. à Tours partageaient leurs craintes... Ce n'était pas le nôtre, le destin choisit ailleurs ses victimes, mais que ce survol des monts fut donc long : pas de plafond, le brouillard bloquait tout. Orly enfin dressa au loin son phare. Il ne nous restait plus qu'à ranger dans l'armoire aux souvenirs ce « coq » que j'ai eu l'honneur de porter



Vraiment, vous tenez à refaire avec moi ce voyage à Buenos-Aires ? J'ai bien peur d'être mauvais cicérone et, tout compte fait, je préférerais shooter 500 coups francs plutôt que coucher noir sur blanc des aventures que seuls la couleur et l'accent sud-américain peuvent parer.

1950, un matin d'octobre bas et froid... Busnel, le sélectionneur national, vient de réunir les stagiaires pour annoncer l'équipe de France participant aux Championnats du monde de basket. La brume de Paris éclate à ces seules syllabes : Buenos-Aires !... Vacheresse, Perrier, Monclar, Dessemme, Guillou, Marcelot, Marsolat, Chailfour sont du voyage avec moi.

D'Orly à Lisbonne, du Portugal à Dakar, l'avion a glissé ; l'Europe est déjà loin et les noirs qui se pressent à l'aéroport sont pleins d'attention pour nous tous. Busnel aura de Dakar un mauvais souvenir : médecin du moral, il s'inquiète de nous entendre parler sans arrêt de cafard... ne traduisez pas comme il le fit par spleen ou bourdon mais bien par insecte énorme (comme le sens des mots varie avec les latitudes) et dangereux. *

La tradition maritime du baptême de l'équateur n'est pas abandonnée à 1.500 mètres au-dessus des flots, mais l'hôtesse de l'air est si agréable que nous sommes prêts à tous les sacrifices. Natal est à peine oubliée qu'apparaît au fond de la baie merveilleuse Rio-de-Janeiro et ses buildings immenses que l'altitude réduit à des proportions de jeu de construction. Une heure d'arrêt nous permettra de monter et descendre l'avenue Getulio Vargas, la rue « Nat » de l'une des plus belles villes du monde et c'est l'ultime étape.

L'Argentine de Péron accueille sous le soleil toutes — ou presque — les équipes de basket du monde venues y chercher la consécration suprême. Pour 15 jours elle est devenue la Babel du basket et,

dans la salle de Luna Park, à une question posée en Espagnol on vous répond en Yougoslave, voire même en Egyptien.

Nos adversaires de la Coupe Mairano de Milan ou du tournoi d'Is-tamboul sont là attablés devant le « Maté », ce maté San-Pampero parti à la conquête du vieux monde à l'occasion de l'exposition de Paris 1937... mais qui s'est perdu corps et biens dans la mer alcoolisée de nos bars, mastroquets et brasseries. Percant la ville, l'avenue « 9 de Julio » laisse parfois les garçons habitués aux « venelles » que sont pour les Sud-Américains nos Champs-Élysées, 160 mètres de large... triomphale artère d'une époque futuriste où s'useront les superlatifs de notre vingtième siècle.

Ma première relation là-bas : Evita et Péron. Le couple idéal tient tous les panneaux sur des kilomètres et des kilomètres et pour les dix-huit millions d'Argentins, l'affiche ne peut se séparer du slogan « PERON CUMPLE, EVITA DIGNIFICA ». Dans la nuit printanière de cet octobre 1950, le pays était porté vers son destin par cette déification que seule la douceur d'une femme remarquable rattachait à la terre en lui évitant toute comparaison scabreuse avec d'autres régimes européens. Cette politique de présence tournant à l'obsession, nous l'avons tous ressentie, même dans la pampa, en partageant avec les gauchos le cochon grillé au feu de bois et l'on se prenait à penser que Péron n'aurait pas d'adversaires tant qu'Evita vivrait... Nous les vîmes à la fin du tournoi en la CASITA ROSA où ils avaient tenu à recevoir les délégations sportives.

Derrière cette façade de bonheur, comment ne pas sentir les difficultés d'un pays au sol riche mais non encore exploité suffisamment, à l'agriculture mécanisée à l'extrême mais aux trop rares débouchés ? Sur son tungstène, son nitrates et son pétrole l'Argentine

porte des millions d'hommes en proie aux affres quotidiennes, ces « descamisados » qui oublient pourtant leurs misères dès qu'une guitare pleure un tango. La danse, la musique et le sourire d'Evita ont fait plus pour la stabilité d'un système, non encore au point, que la police et les discours.

Comme nous voilà loin de ces championnats du monde de basket. Quelle ambiance ! Cette foule bigarrée, passionnée, violente, va au stade comme l'Espagne court à l'arène. Le soir de la grande finale, vingt mille spectateurs portent littéralement leur équipe qui enleva le titre en disposant des Etats-Unis, 64-50. Ils mirent le feu aux journaux, dansèrent sur le terrain et échangèrent quelques joyeux directs (que l'on appelle en France, tapes amicales). Notre participation ne fut pas extraordinaire. Vainqueurs de l'Equateur 49-43, du Pérou 49-46 après prolongations, nous fûmes malchanceux et dominés par l'Argentine, l'Egypte, les Etats-Unis et le Brésil. La chaleur et une nourriture trop carnée ne nous réussissaient pas. J'ai failli causer un incident diplomatique en marquant contre l'Egypte un panier capital qui nous aurait permis de gagner 30-29, mais l'arbitre, sans raison, le refusa. Busnel déposa une réclamation qui fut rejetée et M. Geist nous câbla, à la suite de cet incident, que la France quitterait la Fédération Internationale. Tout s'arrangea par la suite, heureusement.

Voulez-vous une autre anecdote personnelle ? Un monsieur me fait demander au bar de l'hôtel. Szwidzinski, me dit-il. Szwidzinski ? Moi aussi ! Lui aussi !... Ce n'est pas une histoire de fous, je ne parlais pas à mon double dans une glace. J'avais devant moi un cousin german jamais rencontré encore. Seules les montagnes...

A l'ambassade de France, aux Clubs français, aux Ymca, tous s'ingénierent à nous distraire et à

nous combler. Nous allions repar-tir, tirer un trait sur cette page ! Les journaux sentant bon encore l'encre chaude déversaient dans les rues leurs fatras de nouvelles : « Bernard Shaw est mort hier... ». J'ai rapporté ce numéro du 2 novembre, où le vieil humoriste disait lui aussi au revoir à un monde qu'il avait trop griffé pour ne pas l'avoir aimé !

Le retour aurait pu être sans histoire si notre pilote n'allait ré-aliser pour la première fois sans escale le bond Rio-Dakar ; Rio qui nous avait fêté à sa manière pétaradante et grandiloquente, Dakar qui préférait la rentrée au bercail avec ses enfants noirs rêvant de la Tour Eiffel. Une dernière émotion était réservée à nos familles ; l'avion quittant la ligne normale devait passer par Rome.

Dans la nuit, la radio annonça qu'un appareil s'était écrasé dans les Alpes. Mes amis de l'A.S.P.O. à Tours partageaient leurs craintes... Ce n'était pas le nôtre, le destin choisit ailleurs ses victimes, mais que ce survol des monts fut donc long : pas de plafond, le brouillard bloquait tout. Orly enfin dressa au loin son phare. Il ne nous restait plus qu'à ranger dans l'armoire aux souvenirs ce « coq » que j'ai eu l'honneur de porter 32 fois, les breloques et les photos. Tout cela y serait encore si vous ne m'aviez entraîné sur la voie d'un passé déjà poussiéreux. Evita Péron est morte, l'Argentine peine davantage ; à cette heure-ci, Buenos-Aires la printanière danse le tango... d'autres basketteurs attendent le signal de Robert Busnel pour monter dans l'avion... La nostalgie des hommes n'est-elle pas comme l'ironie de Shaw une marque d'amour ? Mais voilà que je me prends au sérieux et que je tombe dans la philosophie ; j'aurai au moins appris que le métier de journaliste n'est pas toujours tâche facile.

Le directeur-gérant : G. SALASC

IMP. MODERNE, 8 ET 6, RUE ST-MAURILLE, ANGERS

Chasseurs!

*Soyez de votre temps... Soyez
les fusils à poudre progressive de*

JEAN DARCE
32, RUE VICTOR-HUGO
TOURS